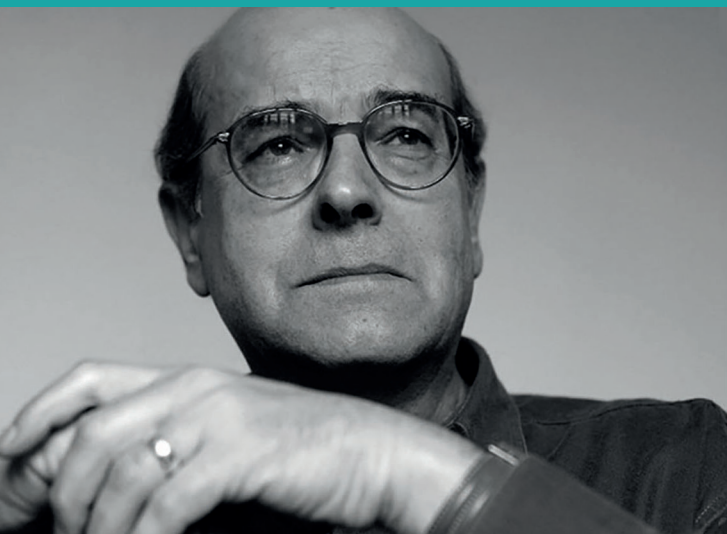


FloriLettres

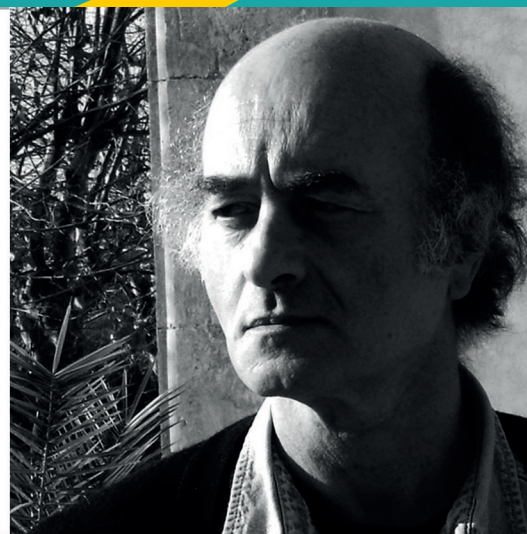
Revue littéraire de la Fondation La Poste



CHRISTIAN GAILLY
GÉRARD TITUS-CARMEL
Dernier voyage



L'ATELIER CONTEMPORAIN



Sommaire

Dossier	Christian Gailly & Gérard Titus-Carmel, Lettres 1993
02	Édito
03	Entretien avec Gérard Titus-Carmel
10	Lettres choisies : Dernier voyage
13	Portrait : Christian Gailly
15	Walt Whitman, Tant que durera la guerre
17	Dernières parutions
19	Agenda

Édito

Christian Gailly & Gérard Titus-Carmel Dernier voyage - Lettres 1993

Nathalie Jungerman

Dernier voyage, publié par L'Atelier contemporain avec le soutien de la Fondation la Poste, est un recueil de *lettres échangées entre le 15 juillet et le 6 octobre 1993* par Christian Gailly, écrivain du « groupe des éditions de Minuit » et Gérard Titus-Carmel, écrivain, poète, peintre et graveur. Ils se sont rencontrés très jeunes, l'un était saxophoniste avant de se consacrer à l'écriture et l'autre étudiant en art, tous deux amateurs de jazz et fins mélomanes. Ils ont entretenu une longue amitié qui s'est achevée par une « brutale rupture », quelques mois après l'ultime lettre de cette correspondance. « La fatigue d'une amitié prête à s'éteindre, si ce n'était déjà fait, marquait de longs silence la gêne grandissante de nos soirées. », écrit Titus-Carmel dans un récit émouvant qui introduit le livre publié dix ans après la disparition de Christian Gailly. Il n'empêche que durant l'été 1993, ils poursuivent leur rituel, écoute attentive, *entêtée*, du *Voyage d'Hiver* et de ses différentes interprétations. *Die Winterreise* est le dernier grand cycle de *lieder* composé par Franz Schubert, un an avant sa mort, à partir de vingt-quatre poèmes de Wilhelm Müller. L'errance, la solitude, le souvenir des temps heureux, le deuil en sont les thèmes principaux. Un jour de juillet, après l'audition d'un des enregistrements, Gérard Titus-Carmel a l'idée de proposer à Christian Gailly une correspondance suivie articulée autour de ces *lieder*, pour tenter de *sauver*, par l'écriture épistolaire, leur complicité depuis quelque temps menacée. Leur échange, presque journalier, sous le signe de la musique de Schubert, dit la « lente et inéluctable chute d'une longue amitié aspirée, à son allure, vers son hiver absolu (...) ». Traversées malgré tout de chaleur et d'humour, les missives de ces deux voix littéraires sont passionnantes. Gérard Titus-Carmel, qui a répondu très généreusement à nos questions, expose du 21 octobre au 25 novembre à la galerie Chantal Bamberger à Strasbourg et à la Bibliothèque Diderot de Lyon jusqu'au 3 décembre. Dans ce même lieu, une rencontre animée par Jérôme Thélot, professeur émérite à l'Université Jean Moulin-Lyon 3, est organisée le 23 novembre.



L'atelier (de Gérard Titus-Carmel) avec les Herses, 2018. Photo Pascal Blanchard © DR

Entretien

avec Gérard Titus-Carmel

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

En août dernier a paru aux éditions L'Atelier contemporain, *Dernier voyage*, un recueil de lettres que vous avez échangées avec l'écrivain Christian Gailly entre le 15 juillet et le 6 octobre 1993. En préambule, vous expliquez que vous lui avez proposé cette correspondance suivie. Pouvez-vous nous en rappeler les circonstances, le contexte et aussi la façon dont vous vous êtes rencontrés ?

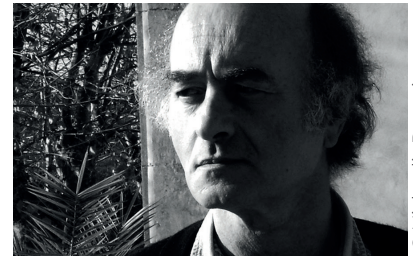
Gérard Titus-Carmel : C'est à la fois beau et assez banal. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois en 1959, ou 1960, dans un bistrot du XX^e arrondissement de Paris (« À la Marquise », qui fut notre Q.G. durant plusieurs années, et qui n'existe évidemment plus) où, par hasard et solitude, se réunissaient les quelques délurés du quartier. Nous avions tous plus ou moins 18 ans, et le monde pesait déjà lourd sur nos épaules. On trouvait dans ce petit groupe des *aficionados* du cinéma de la *Nouvelle Vague*, des amateurs de jazz et quelques autres, rares, qui affectaient de lire beaucoup. C'était le temps des Livres de poche, mais bien vite ce fut celui des Éditions de Minuit et du Nouveau Roman, avant des lectures, disons plus « avancées » (principalement, en ce qui me concerne, dans le domaine de la poésie) et, par ailleurs, l'approche des expériences de la musique dite « contemporaine ».

Au milieu de cette petite bande, nous nous sommes, Christian et moi, très vite reconnus comme étant à part ; nous étions tous deux issus d'un milieu modeste et sans culture et lui, à l'époque, s'était choisi un autre prénom. Quant à moi, j'étais à ce moment étudiant en art et je n'avais souci que de beauté. Je hantais les galeries et les musées et lisais tout

ce qui me tombait sous la main concernant la peinture ; Christian, loin du monde de l'art, mais très sensible et nettement différent des autres habitués du groupe, avait clairement fait comprendre autour de lui que le triste travail d'employé de bureau auquel il était astreint n'était évidemment qu'un masque, ou une feinte : une autre destinée l'attendait. Aussi, en attendant que sonne l'heure de la délivrance (surtout pour lui, qui attendit plus de quarante ans avant de publier son premier livre), placions-nous assez orgueilleusement nos exigences au-dessus des discussions de café. Nous nous sommes ainsi progressivement isolés au sein du groupe pour parler en aparté de nos découvertes dans les divers champs de la modernité, autant que pour touiller notre mélancolie avec notre difficulté de vivre et nos peines de cœur. Je rappelle que nous étions très jeunes, en ces temps-là.

La rupture annoncée dans votre texte liminaire est le moteur souterrain de ce dernier voyage... Vous écrivez : « Cette correspondance fut une façon de dresser à grands traits la "tragédie du paysage"(...) »...

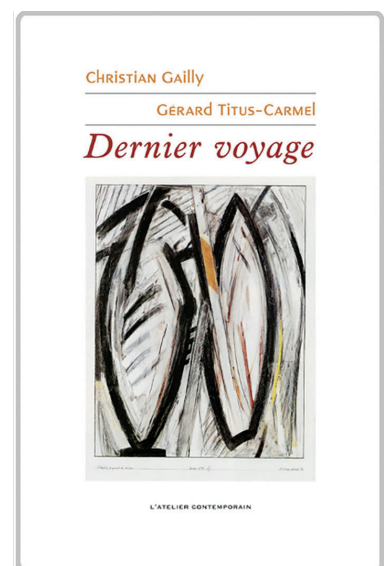
GTC. Vous allez un peu vite, me laissant À la Marquise et sautant d'un coup à ce sentiment de la « tragédie du paysage » (expression que David d'Angers avait judicieusement employée à propos de la peinture de Caspar David Friedrich) qui fut notre ordinaire. Car bien des années se sont écoulées pour conforter notre position avant nos longues soirées amicales et moroses, presque régulières, chez moi, à la campagne. Entre-temps, nous avons formé un petit *combo* de jazz (il jouait du saxophone



© Michaëlis Papapietro

Gérard Titus-Carmel, 2004

Gérard Titus-Carmel est né en 1942. Après des études de gravure à l'école Boulle, il s'affirme comme dessinateur, graveur et peintre. Procédant toujours par série, il y déploie des ressources techniques s'autorisant toutes les libertés pour épuiser le motif initial avec une assurance formelle et chromatique remarquable. Il a illustré nombre d'ouvrages de poètes et d'écrivains, et il est lui-même auteur d'une cinquantaine de livres : récits, essais, recueils de poèmes. L'ensemble de ses écrits et entretiens sur l'art a été recueilli dans *Au Vif de la peinture, à l'ombre des mots* (2016) et l'ensemble de ses écrits et entretiens sur la littérature dans *Écrits de chambre et d'écho* (2019), tous deux publiés à L'Atelier contemporain.



Christian Gailly & Gérard Titus-Carmel
Dernier voyage

Éditions L'Atelier contemporain, août 2023.
Avec le soutien de



alto avant de passer au ténor, et moi, privé du matériel sérieux du professionnel que je ne pouvais pas m'offrir, je tenais modestement ma place de batteur ; il continua seul, quelque temps, la musique dans une vraie formation avant de se mettre, enfin, à l'écriture). Puis nous avons chacun épousé l'une des deux jolies sœurs rencontrées dans un club de jazz. Sans jamais évoquer la situation, nous sommes donc devenus *beaux-frères* (!) – pas trop longtemps : avant que l'une des jolies blondes ne disparaisse tragiquement. Mais durant le quatuor, nous avions un peu voyagé sous couvert de vacances ou de fugues au bord de la mer, puis à la neige, au Portugal ou ailleurs, où nous avons pu mesurer la sournoise avancée d'un malaise qui, secrètement, froissait nos souvenirs et la mémoire de notre adolescence. Trop d'ombre, certainement, était descendue entre nous, que nous ne voulions pas nommer. Et bien difficile de vivre un deuil à trois, et de combler l'écart que la distance, les engagements, les choix et les préférences rendaient plus difficile encore, en nous faisant devenir chaque jour un peu plus étranger à notre propre sort. On vivait amicalement la même histoire – presque affectueusement, même, en ces moments d'émotions –, mais ombrageusement décalée. Sourdement, s'installa une certaine méfiance, une sorte de tendresse distante et désespérée, une *habitude d'amitié*, dirais-je, toujours complice mais un rien rivale au sein de ce territoire déjà si vaste en son étendue, mais ponctué de bien de malentendus. C'est un peu à ce désastre que je fais allusion quand dans mon introduction à ce lot de lettres sensées s'échanger autour du *Voyage d'Hiver* de Schubert, j'évoque la « tragédie du paysage » : comme

la mise en espace d'un infini sans autre lointain que l'espoir de ses arpens – disons : une échappée nourrie à périr de sa seule lumière. N'est-ce pas assez ?

Pourquoi publier cette correspondance trente ans après la dernière lettre et dix ans après la disparition de Christian Gailly ?

GTC. Comme un vœu *d'éclaircie*, peut-être. Aussi le sentiment que le temps était venu (je préciserais presque : pour l'un comme pour l'autre) de mettre au jour un échange de lettres qui a été plus qu'un simple divertissement d'épistoliers. Car ce qui fut dit là entre les lignes, mussé parmi les citations, les digressions sur la musique et autres dérives pour « parler d'autre chose », mettait au vif un désenchantement profond qui a mis du temps pour se dire, sinon pour s'avouer. Et puis, repensant au *ton* particulier de cette correspondance, à sa conviction autant qu'à ses égarements, je ne voulais pas les laisser *lettres mortes*, comme il advint pour notre amitié qui ne s'en releva pas. Pour moi, ce *Dernier voyage* est un livre de deuil. Et disons qu'il m'a fallu trente ans pour en faire le travail. De plus, l'alignement des dates (1993 : les lettres, 2013 : sa mort, 2023, la mise à la lumière de ces paroles enfouies) me laissaient la

possibilité de donner du dessin – du sens, une profondeur, c'est-à-dire de charger les mots de ce poids de *durée* afin qu'ils se lisent à leur vraie place –, qui ne pouvait, au bout du compte, et après tant de silence, que *légitimement* déboucher au jour.

Quel rapport entretenez-vous avec l'œuvre de Gailly aujourd'hui ?

GTC. Ample question. Car que dire d'un travail d'écriture dont je connais jusqu'au plus vif chaque ligne, chaque remords ? J'ai partagé avec lui ses hésitations et ses lenteurs. De ses premières tentatives, pages ou ensembles abandonnés, et surtout depuis *Dit-il*, son premier livre paru chez Minuit, jusqu'aux textes fermement sertis dans les nouvelles du tout dernier, *La Roue*, je n'ai cessé – sans qu'il le sache après que nous avons cessé de nous voir, mais ça, c'est une autre histoire – d'être au plus près de son travail. Il faut dire que nos souffrances étaient cousines, et peut-être est-ce ce si proche voisinage, depuis notre bistrot *À La Marquise*, qui nous tenait malgré nous tant rapprochés. Plus ses livres semblaient formellement s'éloigner de mes propres préoccupations, plus je les comprenais et les aimais.



Christian Gailly
Un soir au club
Éditions de Minuit, 2004,
176 pages.



Gérard Titus-Carmel
Écrits de chambre et d'écho
Éditions L'Atelier contemporain, 2019,
648 pages.

Je n'ai peut-être pas su le lui dire quand il le fallait, mais j'en retiens bon nombre (sur quinze) comme parfaits, autant par la teneur de l'argument (du thème) que par le dispositif narratif qui le met en jeu ou, par dire, le tient en joue – là où ses souvenirs de musicien bâtissent ses fictions comme des soli lancés dans le gouffre et y résonnent sans mourir. Dans certains textes, d'ailleurs, des accointances secrètes semblent s'adresser, de l'autre côté de la vitre, à des souvenirs communs (dans *Be-Bop*, par exemple, ou dans *Un Soir au club*). Mais toute la construction est belle de sa solitude comme de l'écart qu'elle entretient avec ce qu'on entend d'ordinaire par le mot de *récit* – il en était d'ailleurs ainsi pour moi, dans mon travail de peinture, avec celui d'*image*. Ce que je ne cessais de contourner pour éviter la « figure binaire », comme nous aimions nommer le nul. (Dans mon propre travail de poésie, je garde également le cap, me méfiant des leurres, toujours menaçant à la proue...)

De nombreuses lettres sont empreintes d'humour, d'un humour un peu désespéré, d'un « comique pessimiste ». Était-ce une tentative de conciliation avec soi ou de réconciliation ?

GTC. Ni l'une ou l'autre, je crois bien. Depuis toujours, nous avons manié avec la distance nécessaire ce type d'humour froid, bien différent du mot d'esprit ou de la franche rigolade. Il avait un humour « beckettien » et moi, une disposition naturelle au *nonsense*, affûtée à mes lectures surréalistes d'alors (je lisais aussi beaucoup les « romans noirs » anglais, à cette époque). Nous avons donc gardé ce ton de langage à la fois net et circonspect, parfois coupant quand il fallait avoir recours à des mots à double tranchant, même si cela nous conduisait assez souvent à nous perdre dans les brumes ou nous trouver franchement réduits à quia ; souvent désespérés, donc, qui nous faisait passer des heures à dire beaucoup en parlant peu, mais en plaçant où il fallait le mot ou l'expression juste confirmant

notre complicité pour dire l'étendue de notre difficulté d'être d'alors, ou notre exaspération du monde. Façon naturelle de dire, accompagnée de ce tranquille « déplacement mental » qu'entraîne la manœuvre des mots pour mettre la langue à nu et nous épargner les explications inutiles. C'était notre habitude, notre silence. Il n'était donc pas question de réconciliation. On dira que « réconciliés », on l'a été d'un coup, depuis le premier jour où l'on s'est rencontrés et reconnus. La mésentente, c'est pour après.

Cet échange est articulé autour de la musique qui vous réunissait et particulièrement autour de l'écoute de différentes versions enregistrées du *Voyage d'Hiver* de Schubert. Questions existentielles, solitude, fatigue et découragement font partie des thèmes principaux de cette œuvre. Sont-ils comme une mise en abyme de votre amitié et de ses silences ?

GTC. Je dirais même : « de votre amitié et de son silence ». Car en effet, la situation était parvenue à ce point d'agacement et d'irritation (disons : sans raison précise, mais avec tact et élégance, toujours), qu'elle ne pouvait que déboucher sur ce qui ne pouvait qu'arriver : une rupture. Soudaine, violente, et sans retour. Comme je le laisse entendre à la fin de mon introduction à notre correspondance, après sa dernière lettre (« Je n'avais pas tort d'espérer. Il y avait quelqu'un. Je te remercie de m'avoir répondu. Merci, donc, et à bientôt, cher. »), nous ne nous sommes plus jamais revus. Les quelques échanges suivants ont été plutôt vifs et, quelques mois plus tard, la rupture est devenue effective. Je n'accuserais bien évidemment pas les *lieder* de Schubert d'être à l'origine de ce malheureux mélo, sur lequel d'ailleurs je ne veux pas revenir. Je crois même en avoir trop parlé, car la nature de notre relation, amicale, proche, complice, risquerait de prêter à je ne sais quelle interprétation. (Il y avait sans doute, à l'exemple de toutes les amitiés excessives, susceptibles

Rencontres et expositions Octobre & novembre 2023 :

Librairie des Bateliers



Vendredi 20 octobre à 18h30

Rencontre avec Gérard Titus-Carmel
à l'occasion de la parution du livre
Christian Gailly/ Gérard Titus-Carmel
Dernier voyage
aux éditions L'Arbre contemporain
Rencontre animée par Marc Axiolot

Titus-Carmel

Exposition
du 13 octobre au 03 décembre 2023
Bibliothèque Diderot de Lyon - Entrée libre

DE VIVE VOIX#20

Rencontre
Jeudi 23 novembre 2023
de 18h à 20h - La Parenthèse - Entrée libre
animée par Jérôme Thélot,
professeur émérite à l'Université Jean Moulin - Lyon 3

Bibliothèque Diderot de Lyon
5, place René Descartes - 69007 Lyon
04.77.37.65.00 - www.bibliotheque-diderot.fr



21 octobre - 25 novembre 2023

Gérard Titus-Carmel *Éteules*

Oeuvres sur papier

Galerie Chantal Bamberger
16 rue du 22 Novembre 67 000 Strasbourg
www.galerie-bamberger.com
du mercredi au samedi : 15h - 19h

et rivales, une dimension secrètement amoureuse, donc séductrice et venimeuse ; mais il est manifeste que les trente années d'amitié difficile ont puisé en bien des événements quelques raisons de sa défaite.) Dès les premiers temps déjà, nous nous heurtions sur certains choix concernant les formations de jazz, et sur les musiciens : il mettait Coltrane au-dessus de tous les autres, et je lui préférais Rollins, c'est dire qu'il était pour l'expression rageuse d'une âme inquiète (mais parfaitement arrangée, comme dans *Blue Train*, par exemple ou *Naima*) et je lui opposais l'art exigeant et distancié de la virevolte et de la citation pétrie et retournée chez Rollins. Mais nous nous complétions jusque dans la divergence de nos choix : j'affectais le genre « artiste » dans ma mise, lui portait la cravate et des blazers ; il lisait peu, mais seulement des romans, moi je ne pensais qu'à la poésie, il aimait les westerns, je détestais ça, je fréquentais les musées, il n'y mettait pas les pieds. Mais pourtant, c'est toujours avec impatience que nous nous retrouvions.

Notre commun intérêt pour la musique nous tenait cependant rapprochés. Nous ne supportions pas les variétés à la mode que diffusait le *juke-box* de *la Marquise*, heureusement à l'autre bout du café et assez loin de notre table habituelle, qui était notre île et notre refuge. Nous ne nous intéressions qu'au jazz et aux textes qui en parlaient avec science dans *Jazz Magazine*, notre bible. Et aux clubs, que nous fréquentions assidument. Puis, au cours du temps, nous avons dérivé vers la musique dite « classique », lui vers Debussy et les viennois (Berg, Webern, Schönberg, bien sûr), moi vers l'opéra baroque, Purcell et les élisabéthains, et l'Extrême-Orient (les épopées du Japon ancien, accompagnées au *Satsuma biwa* principalement). Mais nous nous retrouvions autour des *lieder* : de Schumann d'abord, puis de Brahms, de Mahler, de Hugo Wolf – je me souviens encore de son encourageant « Il te faut renoncer : renonce ! », toujours à l'ordre du

jour –, mais surtout, et par-dessus tout : Schubert. J'ai dit dans quelles conditions et combien de fois nous avons écouté le *Voyage d'Hiver* attentivement, et jusqu'où les longs concerts privés que nous nous ménagions de cette œuvre proprement éreintante nous précipitaient chaque fois dans un état de stupeur, proche du silence. Mais un silence dans l'épaisseur duquel nous ne nous étions jamais autant parlé. S'installait alors entre nous une *qualité d'entente* qui nous étonnait presque, s'ouvrant sur notre amour partagé de la musique, vécu dans la paix de ces moments où nous la comprenions mieux que nous ne pouvions le dire. Nous avons ainsi évité de lâcher des paroles fâcheuses, on savait qu'il y avait beaucoup à craindre pour notre fragile amitié de trente ans, soumise aux forces contraires du courant. Alors, en effet, nous évoquions la beauté. Et barattions en *voix off* nos fatigues, nos découragements et notre sentiment de haute solitude ...

La musique est très présente dans les romans de Christian Gailly, qui était aussi musicien, saxophoniste, et très importante dans votre rapport au monde... Par ailleurs, vous avez aussi joué de la batterie et du piano...

GTC. Oui, la musique est très importante pour moi. C'est un plaisir, bien sûr, mais plus que ça : l'organisation de la matière sonore en œuvre bâtie interpelle en moi autant le peintre que l'homme qui écrit. Donner une forme à l'indécidable du corps a toujours été mon ambition – ou mon principal *souci*, et mon vrai travail, pour le dire autrement. J'en écoute tous les jours, et très attentivement. En ce moment, après une longue période où je n'écoutais que les grandes voix interprétant les *lieder*, une autre où je ne me passais que des enregistrements de Monk ou de Bill Evans, me voici plongé dans les *sonatas* de Haydn, et je ne m'en remets pas. Quant à mes performances en tant que musicien, disons qu'avec un bon matériel, j'aurais pu être meilleur que je ne le fus (quoique on me reconnaissait une certaine

Gérard Titus-Carmel
Au vif de la peinture, à l'ombre des mots



Éditions L'Atelier contemporain, 2016,
744 pages.

finesse aux baguettes et un bon jeu de cymbales). Et concernant le piano, n'en parlons pas : après avoir longtemps malmené les *Gnossiennes* de Satie, la mort dans l'âme, j'ai arrêté : tout en sensibilité, on peut aimer passionnément la musique et être nul en solfège, ce qui est mon cas.

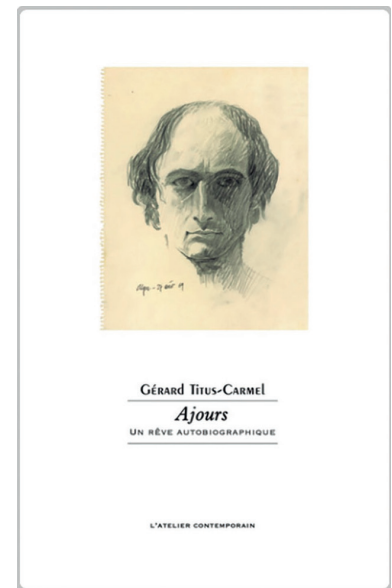
Vous souvenez-vous de votre première émotion musicale ?

GTC. La toute première, et qui remonte à mon enfance, me reste encore très présente à l'oreille, sinon au cœur, c'est le tonnerre de la longue chaîne dégringolant au fond du puits (avec, en contrepoint, l'écho des chocs du seau le long de la paroi et de son contact sourd avec l'eau noire, en bas, immédiatement suivi de la plainte grinçante du vieux treuil quand on le remontait). J'ai toujours en mémoire le son mat et lourd que rendait le seau plein quand on se soulageait de son poids sur le bord de la margelle. Durant neuf années consécutives, la fréquence journalière du chant à la fois brutal et familier de cette longueur de fer soudain débridée et laissée libre à sa chute, que poursuivait inmanquablement celui du bois chuintant sa fatigue, ont bercé la solitude de mes étés. Je parle bien d'émotion musicale, là. Mais pour répondre plus précisément à votre question : les bruits, les sons, les vibrations naturelles du monde..., leur sauvagerie, puis l'harmonie de leur agencement dans la voix ou par le truchement de la lutherie m'ont toujours alerté. C'est dire qu'il ne m'a fallu qu'un pas pour aimer spontanément la musique. N'ayant bénéficié d'aucun maître pour faire mon éducation en la matière, je vous épargnerai en conséquence la liste de mes premiers émois musicaux, qui se sont éveillés dans le désordre, à l'écoute du plus banal jusqu'aux plus sophistiqués. Je me souviens d'un lointain Django Reinhardt entendu à la radio qui, je crois, me mit la puce à l'oreille. D'autres morceaux de jazz, encore : *Pithecanthropus erectus* de Mingus, écouté en douce sous les couvertures, et la radieuse découverte de Johnny Griffin et d'Éric Dolphy. Cependant,

je me souviens que le tout premier microsillon que j'ai acheté chez un disquaire du boulevard Saint-Michel était un enregistrement des *Quatuors à cordes* de Béla Bartók. Au dos de la pochette, le texte de présentation notait, comme par hasard, le « désert de l'âme » du troisième mouvement du *Quatuor n°2*, parlant même de « soupirs mélodiques s'enlisant dans une lande désolée », et qu'aux deux dernières notes du violoncelle, « il n'y a plus d'espoir ». Vous voyez : d'emblée, j'étais en pays de connaissance...

Vous êtes simultanément peintre, graveur, écrivain, poète et mélomane. Dans *Au Vif de la peinture, à l'ombre des mots* (L'Atelier contemporain, 2016), vous interrogez la peinture, la gravure (taille-douce et taille d'épargne), la lithographie, les œuvres que vous aimez et votre propre pratique de peintre et de graveur. Dans ces écrits, ces réflexions ou « rêveries critiques », il y est aussi question de musique, notamment lorsque vous évoquez la *Nuit transfigurée*, un sextuor d'Arnold Schönberg, à propos de Munch...

GTC. Oui, mais si j'évoquais dans ce texte les lancinantes harmonies de Schönberg – « le théoricien de la souffrance rédemptrice », comme on l'a dit –, c'était une façon de placer sa *Nuit transfigurée* dans la proximité des peintures de Munch – le « semblable seul », comme on l'a dit aussi – en reconnaissant un certain voisinage de timbres entre le projet du premier de « représenter la nature » et d'« exprimer des sentiments humains » dans le cadre d'un triste décor de grands arbres dénudés que baigne la clarté de la lune (plainte, compassion, réconciliation, transfiguration [le sextuor date de 1899, ne l'oublions pas]) et, parallèlement, la volonté du second de développer une dramaturgie s'alimentant à son sentiment de désastre concernant le mystère de la destinée humaine (dont l'apex est sans aucun doute *la Nuit étoilée*). J'entrevoyais que dans le dispositif formel de ces deux œuvres, outre le vœu que tous les éléments se fondent



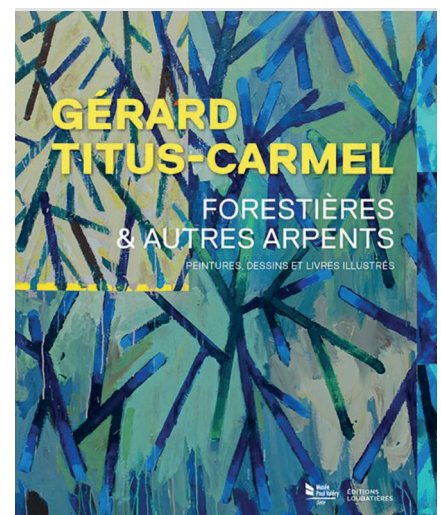
Gérard Titus-Carmel

Aujourd'hui. Un rêve autobiographique

Éditions L'Atelier contemporain, 2021, 784 pages.

« En exhumant une boîte de photographies datées de son enfance, Gérard Titus-Carmel se retrouve face à celui qu'incontestablement il fut mais qu'il estime avoir sans retour cessé d'être. Comment justifier cette immixtion de l'altérité dans le rapport à soi-même ? (...) »

En couverture : Autoportrait de Gérard Titus-Carmel, 1969 © Éditions L'Atelier Contemporain



Gérard Titus-Carmel

Forestières et autres arpentés

Peintures, dessins et livres illustrés

Éditions Loubatières, 2022, 144 pages, 29€

dans la secrète étreinte d'une même unité, une circulation de sens s'établissait qui les rendait proches « à travers la nuit vaste et claire » au sein d'une nature qui se veut complice, mais qui reste sourdement inquiète (comme il en est ainsi d'une composition musicale et d'un tableau qui se répondent de manière si troublante.) Toujours cette relation à la fois attentive et compliquée entre les arts, comme entre la littérature et la peinture qui se fréquentent parfois avec difficulté, mais en affichant l'agrément d'une belle entente.

Cela dit, je note que dans votre question, vous évoquez mes activités dans le monde de l'estampe. En retour, je vous répondrais que ce n'est certainement pas un hasard que je me suis autant penché sur l'œuvre de Munch. Quelle que soit la technique que l'on emploie (exceptée la sérigraphie), on travaille toujours l'image à l'envers et, dans la gravure sur bois, on creuse à la main. C'est autrement dire qu'on terrasse pour épargner la forme, afin de la mettre au jour. La forme, c'est le regret de son rêve entier. Ce qu'il en reste. J'aime beaucoup l'œuvre gravé de Munch. Et de bien d'autres aussi, mais là, je m'égare, reprenons notre chemin.

Dans vos lettres, vous évoquez le Retable d'Issenheim de Grünewald, un tableau de Magritte ou de Francis Bacon... Est-ce que, par ailleurs, vous entreteniez de peinture avec Christian Gailly ?

GTC. Pas vraiment. Les rôles étaient assez nettement répartis : avant de passer du « saxophone au saxophonème », comme il le dit lui-même, donc avant de devenir l'auteur qu'on connaît, de nous deux, il était avant tout le musicien, et moi j'étais le peintre, chacun occupant son domaine, d'où nous nous scrutions en toute amitié, mais aussi, dans nos solitudes, en en goûtant les porosités. J'avais depuis longtemps abandonné mes gammes au piano et j'étais devenu entièrement peintre, avant de me consacrer également et avec la même ardeur, à l'écriture (ce qui, soit dit en passant, froissa

un peu Christian qui, sans qu'il ne me l'ait jamais dit franchement, en prit alors quelque ombrage, comme si je mordais à toutes les franges de notre territoire...). Nos conversations roulaient souvent sur le cinéma et, bien plus, sur nos états d'âme. Puis, nos premiers ouvrages ayant paru plus ou moins à la même période et, partant, une sorte de concurrence accentuant la différence de nos efforts, nous trouvions là de quoi étendre nos conversations sur les ambitions de la littérature et sur les désarrois que nous connaissions quant à la douleur d'écrire (surtout lui, qui luttait dur dans les *retours* – comme on parle des « retours de l'essieu » – de la fiction). Bien sûr je l'entretenais aussi du vertige de peindre, qui n'est pas moindre, et l'on se retrouvait sur notre terrain préféré pour nous désoler de notre condition d'éternels nageurs dans l'hostilité du monde. Mais peu de peinture, en effet.

Il faut dire que je me livrais depuis longtemps à cet épuisant labeur consistant à construire mon travail en suites et en séries, soumettant mes dessins et mes peintures à la rigueur du nombre, certainement pour trouver dans la loi qui les organisait une réponse à ce qui risquait de déborder. Et c'est justement de ce débord dont nous parlions souvent, lui qui forçait à la mécanique du récit la substance brute d'une fiction qui ne demandait qu'à prendre le large. Nous ne parlions plus que de ce qui nous excédait, et dont nous faisons la matière même de notre travail. Au cours de mes longues journées à l'atelier, et parmi bon nombre de séries, il y a eu la réalisation de l'imposante *Suite Grünewald* qu'il n'a pas vue (159 dessins, 1 grande peinture, des gravures, des encres, des feuilles de notes et d'esquisses), mais dont je l'en avais informé lors de mon séjour à Colmar. Des quelques mots que nous avons échangés autour d'une carte postale que je lui avais envoyée depuis là-bas et qui représentait justement le retable, j'ai vite perçu que nous ne parlions pas de la même chose – concernant la peinture, s'entend. (Je note cependant que la première planche de cette suite

Liens

Gérard Titus-Carmel

- [Éditions l'Atelier contemporain](#)

- [G. Titus-Carmel au Collège des Bernardins : vidéo sur La Suite Grünewald](#)

- [Vidéo de l'expo G. Titus-Carmel, Musée Paul Valéry](#)

- [Fabula : Yves Bonnefoy, G. Titus-Carmel, un dialogue côte à côte](#)

- [Éditions Champ Vallon : Poésie](#)

- [Éditions Fata Morgana : Poésie](#)

- [Julius Patzak: Winterreise D 911 de Schubert](#)

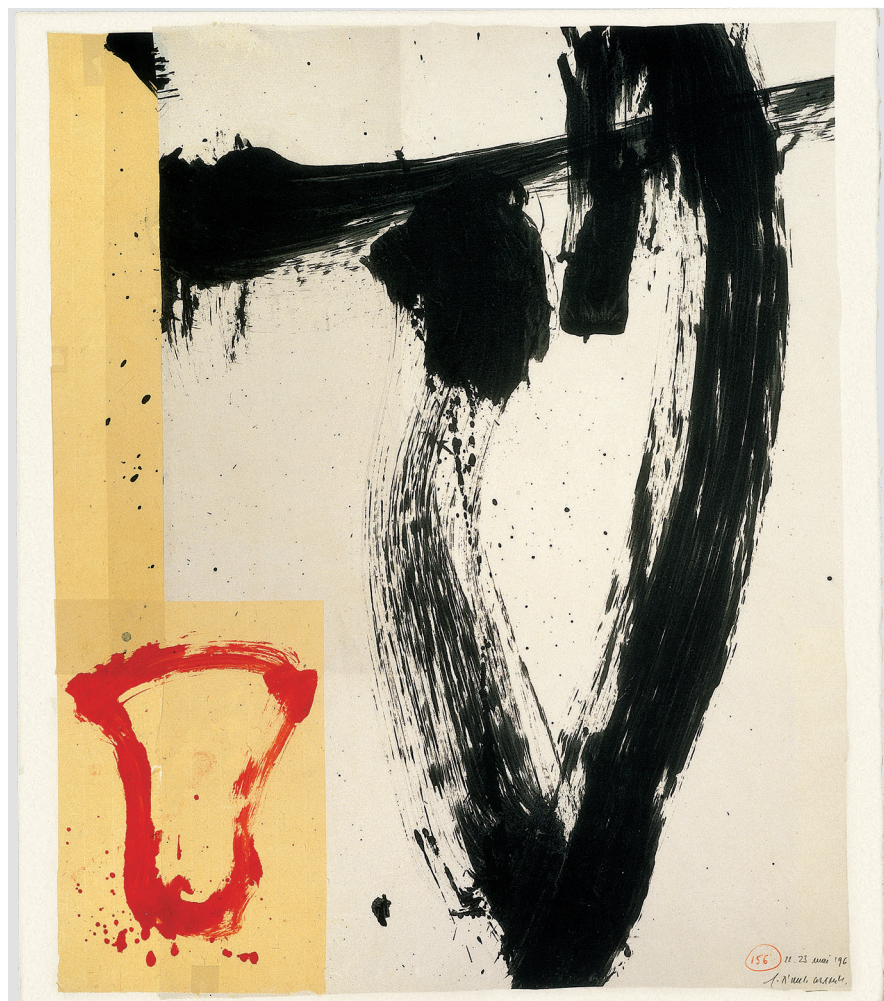
Christian Gailly

- [Éditions de Minuit](#)

- [Le Matricule des Anges](#)

- [Entretien \(Du jour au lendemain\) avec Alain Veinstein \(2000\)](#)

- [Rencontre entre Christian Gailly et Christophe Grossi. Minuit \(2004\)](#)



Gérard Titus-Carmel
La Suite Grünewald, 22-23 mai 1996 (156).
Photo André Morain

réalisée à partir de la *Crucifixion* date du 20 juin 1994, c'est-à-dire juste après notre rupture définitive, et sans que nous ne nous soyons revus. Pas une coïncidence non plus, sans doute...)

Pour finir, je voudrais préciser une fois encore la nature du projet de ce *Dernier voyage* : j'ai dit tout à l'heure que c'était pour moi un livre de deuil, et c'est en ce double lieu d'absence que je tiens à en garder l'ambition. Rupture brutale d'une longue amitié depuis si longtemps gâtée par les non-dits et les malentendus qu'il nous a fallu trouver une *illustration* pour nous convaincre du désastre à venir. Schubert et le *Voyage d'Hiver*, haut chant de deuil et d'absence, sont venus à point nommé pour nous fournir le texte et l'image de cette lente décomposition, ce qui nous a évité de sombrer dans je ne sais quelle cruelle et inutile confrontation.

Je crois même que ce duel, tacitement mené jusqu'au « À bientôt, cher » de la fin a été marqué par la même horreur du vide. Il fallait du texte pour dire ce qui ne pouvait se dire, et trouver le fil (à retordre) pour dire ce texte. Écriture parfois haletante, voire franchement *bla-bla-besque* chez lui (ce que je lui reprochais à demi-mots), dérive et apartés chez moi (ce qui l'irritait probablement), aveux cryptés chez nous deux, nous nous sommes tacitement ingéniés à rester purs dans l'exercice de notre grand écart. Les mots sont restés comme à *nu* dans l'hiver qu'ils ont découvert dans les pas de Schubert, avec son cycle de *lieder* comme guide de voyage. C'est, j'ose le dire, ce qui fait la qualité toute littéraire de ces lettres. Mais c'est aussi le poids de silence que cette correspondance soulève, avec tant de mort dessous.

Vous écrivez dans *Au vif de la peinture* : « Que reste-t-il de la première idée rapidement jetée du bout du pinceau ou de l'épaisseur de la craie lorsque, encore humide, l'épreuve définitive sort enfin de la presse ? » En tant que peintre ou graveur, comment naît l'impulsion du premier geste ? Dès l'instant où vous commencez à travailler, est-ce que vous échappez à l'idée de départ ?

GTC. Avant la fonte des neiges, je réponds à votre dernière question me demandant si, dans mon travail, je peux encore échapper à l'idée de départ dès l'instant où je prends le pinceau, le crayon. Autrement dit si la réalisation de l'œuvre elle-même n'est pas une trahison du rêve qui la met à l'épreuve. Bien sûr que si. Comme l'amitié. Comme l'or du temps qui, lui aussi, échappe et coule entre les doigts. Mais qui n'est pas perdu pour autant : je garde à l'esprit cette phrase de Maurice Blanchot, que j'ai déjà citée, et dont je mesure sans cesse la profondeur et la *justesse* de l'arrêt : « Garder le silence, c'est ce que à notre insu nous voulons tous, écrivant. »

*

(Oulchy-le-Château, octobre 2023)

Lettres choisies

« Dernier voyage »

Christian Gailly, Gérard Titus-Carmel © Éditions L'Atelier contemporain

Le 15 juillet 1993

Cher Titus,

Je viens de réentendre, de réécouter. J'en sors, là. La chose me laisse sans voix. Une telle diversité dans les registres de l'expression de la douleur me contente et m'épuise. Me contente avec pleinement l'illusion du don. M'épuise parce qu'elle me prend tout. Alors comment faire ? Écrire en écoutant ? Impossible, la place est prise. Immédiatement après, comme je le fais, là, maintenant ? Non plus. C'est trop près. Il faut donc comme toujours parler d'autre chose. Se déplacer sensiblement. Comme pour examiner une question sans réponse. Y regarder de plus près mais de plus loin, de côté. Comme tu sais, à chaque fois, on s'aperçoit. La question sans réponse n'est pas une question. C'est une réponse. J'allais dire c'est déjà une réponse. C'est déjà ça. Et puis le dernier lied arrive toujours comme le coup de grâce. La grâce au sens de ce qui sauve. Dans la mort, sans doute mais il est aussi question de survie. Puisqu'au fond la question est : Puis-je vous accompagner ? Voudriez-vous avec votre instrument accompagner mon chant ? J'imagine qu'ici se cristallise la rencontre Schubert-Müller. J'imagine que Schubert lisant les derniers vers a dû répondre oui : j'accepte.

Christian

Trotte, le 25 juillet 1993

Cher Christian,
(...)

Tout à l'heure, donc – et après avoir passé une bonne partie de l'après-midi à écouter et réécouter le *Quintette pour cordes* de ce cher Franz (avec Pablo Casals, celui qui agace de ses conseils la petite Du Pré) – je suis allé fumer quelque peu sur la terrasse avant que ne tombe la nuit. Là, observant s'effiloche les derniers

nuages mauves, j'ai tout à coup pensé à Wilhelm Müller. Que savons-nous de lui, au juste, sinon qu'il est né trois ans avant Schubert, qu'il est mort un an avant lui (sans donc avoir pu entendre en entier la mise en musique par Schubert du cycle de ses poèmes), et qu'indépendamment de ceux de *La Belle Meunière*, il écrivit des vers pas très fameux en l'honneur du soulèvement des Grecs contre les Turcs (*Lieder der Griechen*, 1821) ? (Ici, une pensée émue pour Byron qui, lui, se rallia aux combattants et laissa ses os dans le « tombereau de boue » de Missolonghi.)

Mais de quelle douleur parle donc Wilhelm Müller, qu'elle semble aller si bien à Schubert – je dirais même qu'elle lui va comme un gant : rejeté, chassé de la ville, avec au cœur le cuisant sentiment de la honte et de l'échec ? Ainsi pour Schubert, certainement, la maladie fatale et peu glorieuse qui l'accable, comme une marque d'infamie et, déjà, l'écarte du monde et de toutes choses qui auraient pu lui donner un peu de sens. Car, dès lors, tout n'est plus que regrets ; même l'amour profond de la nature est vécu comme un rendez-vous manqué, comme un bienfait accordé sans partage à tous mais qu'une injuste malédiction soustrait à certains. À jamais fugitif, il s'adonne alors à une quête désespérée de signes perdus d'une vie qui aurait dû être simple et heureuse, mais qui, tous, se débloquent : il cherche le chemin sous la neige, les traces du gibier, l'empreinte des pas de la bien-aimée, un tilleul à l'ombre amie, la lumière d'un foyer au loin. Mais il ne peut accrocher à ces leurres que le poids de la mélancolie. Car la nature lui devient étrangère, voire hostile : les ruisseaux disparaissent sous la glace, les oiseaux se taisent : les pieds lui brûlent, les sentiers sont inhospitaliers, il bute contre chaque pierre, la neige lui vole au visage, la tempête se déchaîne ; la corneille, enfin, le harcèle, qui en veut à son corps. Et nul secours. Ni la hutte du charbonnier, au milieu des bois, ni même le cimetière, ne lui offre l'asile auquel pour tout en lui aspire. Les enseignes, les poteaux indicateurs, les girouettes, tout ce qui peut donner une direction



Gérard Titus-Carmel
La Suite Grunewald, 20 octobre 1994 (60).
Photo André Morain

à son errance, plus qu'illusion, faux espoir, fausse alerte. Mais, condamné au voyage perpétuel et sans but – sinon celui, lointain des ténèbres apaisantes – comme étant le prix à payer d'un trop grand malheur, la certitude sourd parfois, mais vraiment peu convaincante – en est-il lui-même convaincu ? – que la disgrâce lui confère un peu d'immortalité : « *Will kein Gott auf Erden sein, / Sind wir selber Götter !* » (« S'il n'y a pas de dieu sur terre, / Soyons nous-mêmes des dieux ! »)

Bien piètre gain, par les temps qui courent...

Mais qui parle ici, de Müller ou de Schubert ? En quoi la souffrance de l'un vient-elle s'accoler si justement, comme une annonce, à celle de l'autre ? Et où donc se fond cette douleur commune, sinon dans les déchirants accords du second qui a su donner à une plainte esseulée – et paraît-il, mineure – les accents glacés et géniaux de l'éternel désarroi des hommes ?

Et si c'était depuis ce lieu du chant, là où il s'affole autour d'une *reconnaissance* (comme une dette) que s'élevait la voix frémissante de Julius Patzak ? (C'est un peu, j'y reviens, ce que je voulais dire, l'autre jour, quand je faisais le distinguo entre celui qui chante superbement bien et celui qui a naturellement *placé* sa voix où il fallait : l'un interprète à l'extérieur, l'autre chante de l'intérieur.) Et Jörg Demus, cela dit et en passant, sait ce qu'*accompagner* un tel voyageur signifie ; il est vraiment formidable.

De cette *amitié* partagée des effusions qui, de Müller à Schubert puis, cent cinquante ans plus tard, de Patzak à Demus, (s)tresse de si poignantes complicités, c'est encore la musique qui en fédère les élans.

(...)

Il commence à faire plutôt froid sur la terrasse, maintenant ; ce n'est pas l'hiver, mais c'est tout comme.

Je rentre.

Amitiés.

Titus

Le 27 juillet 1993

Cher Titus,

Je n'ai rien à ajouter pour le moment mais l'écriture me manque. Alors admettons que ce soit une mesure pour rien. Ou plutôt, puisque nous n'en sommes plus à nos débuts, une

mesure de silence, comme la minute du même nom où toutes les âmes silencieuses, présentes et silencieuses sont censées penser à la même âme silencieuse. Et puis ça me fera prendre un peu l'air. C'est bon pour moi d'aller jeter le silence, dans la boîte, j'irai donc à la poste.

À propos de poste. Die Post, est vraiment l'un de mes préférés. Ce début haletant et précipité, puis très vite attendri, puis chagrin en une manière d'apitoiement celle dont je te parlais, tu sais cette vraie pitié de soi indispensable pour en finir, en bien finir veux-je dire, après une vie à suivre la mode de la haine, de soi s'entend.

« La poste n'apporte rien pour toi, Alors pourquoi cette inquiétude étrange, Mon cœur ? »

Cette façon de dire mon cœur. Mein Herz !

Ach ! bientôt.

Christian

Colmar, le 9 août 1993

[Au dos d'une carte postale représentant le retable d'Issenheim.]

Là, dans la douleur absolue, on a largement dépassé l'hiver.

On est même de l'autre côté des saisons, c'est dire...

(Mais l'Alsace est belle. Et le Rhin tout proche, malgré le soleil, évoque toujours certaines pérégrinations dont le triste chant ne quitte décidément pas la tête. Allez donc savoir pourquoi...)

Amitiés,

Titus

Pignat le 12 août 1993

Cher Titus,

Ici, rien ne me rappelle rien, sinon moi-même, là, à la même place, l'année d'avant. C'est bien simple. C'est comme si je t'écrivais l'année dernière. Ça me rappelle un film. Cette extraordinaire aisance avec laquelle on se fige en plein centre d'un temps, et ceci dans un âge où précisément le temps fout le camp à une vitesse extraordinaire. Autrement dit je t'écris l'année prochaine. Mais là, je m'avance. Bref cette impression étrange de se retrouver dans un lieu à l'autre bout de la France et puis soudain le sentiment aigu de n'avoir



Gérard Titus-Carmel
La Suite Grünewald, 28-29 août 1994, (32).
Photo André Morain

pas bougé de là, ni d'ailleurs d'ailleurs. D'ailleurs, ai-je bougé ? Toujours les portes ouvertes. Et pas le moindre courant d'air. Il fait une chaleur, ici, loin du Rhin, presque aussi loin, non, moins loin, nettement moins loin d'une Italie qui les faisait tous rêver, les Schubert et autres Müller. C'est tout ce que j'ai trouvé comme lien, et le Retable, qui m'a fait plaisir, n'est pas fait pour me rafraîchir, les idées, veux-je dire. Sauf peut-être le personnage à droite du Christ, celui qui tient le Livre ouvert et qui pointe, vers quoi, mon dieu, son index démesuré, avec à ses pieds un agneau que je suppose mystique, lequel et de sa patte charmante enroule une sorte de bâton de berger. Bref je trouve ce personnage absolument désopilant. Mais peut-être ai-je tort.

Christian

Oulchy-le-Château, le 13 août 1993

Cher Christian,

Retour de Colmar. (Arrêt en passant, à Bar-le-Duc, pour voir dans l'église Saint-Étienne, le *Squelette* triomphant de Ligier Richier.)
Au courrier, ce matin, ta lettre. Dès l'enveloppe, j'ai vu que, contrairement à ce que tu avais envisagé, tu avais quand même emporté avec toi ta mâtine à écrire. Je t'ai alors imaginé sur les routes, vêtu d'une houppelande (hors de saison, j'en conviens), les mollets gainés dans les guêtres du parfait voyageur des montagnes, une canne à la main et, dans l'autre, pour tout bagage, une vieille « Continental » noire (par exemple), aux touches rondes cerclées de métal – et sillonnant ainsi quelque arrière-pays.
Quelle juste et désespérante image que celle de l'écrivain battant la campagne avec sa valise de mots pendant au bout du bras ! Et les petits boutons serrés, chacun pourtant marqué d'une lettre blanche, ne sont pas sans évoquer quelque instrument de musique à soufflet, rappelant par contrecoup le joueur de vielle du *Viaggio d'inverno*...
Et pour rester dans les volutes, amalgame & autres dérivés, ceci : écoutant l'autre après-midi, à l'heure du café, ma dernière acquisition – *Die Schöne Müllerin*, vaillamment chanté par Christoph Prégardien (accompagné par Andreas Staier) –, avec cette belle voix de ténor qui ne semble pas être menacée par le doute – une voix claire de randonneur, encore, mais de randonneur sensible, cela va sans dire... –, je disais à Joan (Je m'en souviens : le vent soufflait fort dans les branches des tilleuls) que, décidément, plus que

pour les barytons, j'avais un faible pour les ténors.

Concernant la voix, s'entend.

(...)

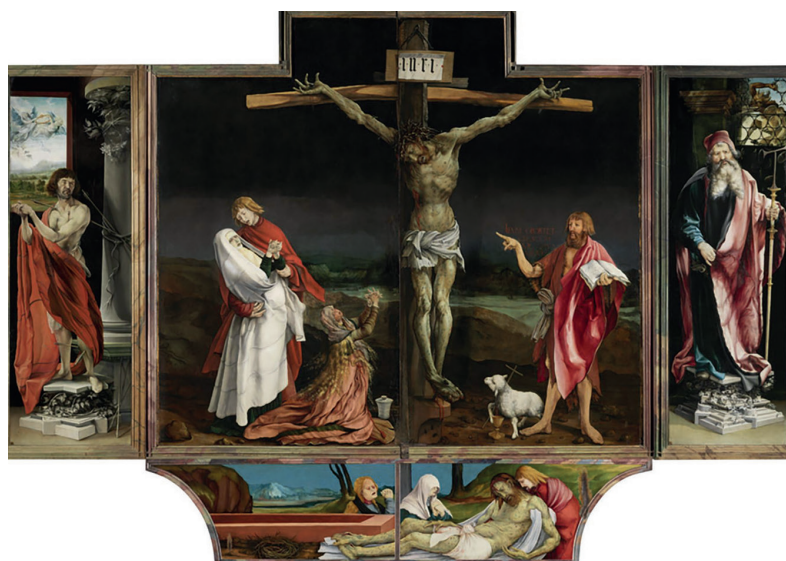
Quant au retable de Grünewald, je te trouve bien intrépide de trouver « désopilant » le solide Saint Jean-Baptiste, à droite du Christ patibulé sur sa croix. Mais sans doute le fait de s'être si longtemps adressé au désert, et n'ayant plus, logée à la saignée de son bras, qu'une mince réserve de texte, lui donne-t-il – et ceci malgré sa massive allure de bûcheron souabe – cette qualité d'effigie d'une effrayante solitude qui nous pousse à rire pour ne pas avoir à en pleurer...

Repose-toi bien dans ton Pignat et sois sage : n'emporte pas la machine à écrire quand tu plonges, tête baissée, dans les vagues.

(Cette image est décidément trop forte.)

Amitiés

Titus



Le Retable d'Issenheim

Entre 1512 et 1516, les artistes Nicolas de Haguenau (pour la partie sculptée) et Grünewald (pour les panneaux peints) réalisent le célèbre retable pour la commanderie des Antonins d'Issenheim, un village situé à une vingtaine de kilomètres de Colmar. © DR musee-unterlinden.com

Portrait

Christian Gailly

Par Corinne Amar

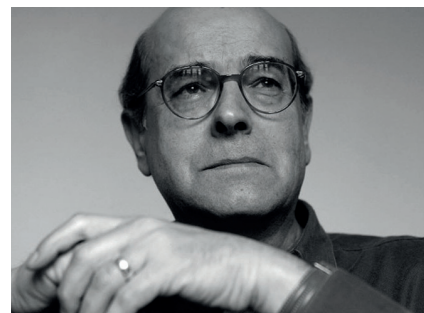
Qui était Christian Gailly ? Il naît à Paris pendant l'Occupation, dans le quartier de Belleville en 1943, dans un milieu populaire où la culture manque – souvent, il évoqua le parcours difficile qui fut le sien, avant d'accéder à l'écriture. Il mourra à l'âge de soixante-dix ans, emporté par une infection pulmonaire. Son talent, ses romans (quinze livres au total, dont un recueil de nouvelles) se reconnaissent à deux particularités : une virtuosité littéraire et un sens de l'autodérision. Il écrit tardivement, puisque l'écriture ne fut pas sa vocation première.

Il aimait l'aviation, eut voulu être pilote, mais il était myope, il avait peu de moyens, il lui fallait survivre, il travailla d'abord comme technicien chauffagiste ; il adorait le jazz, *formidable foyer d'émotions*, jouait du saxophone, eut voulu être jazzman, en vivre, mais cela ne payait pas suffisamment, il abandonna donc la musique. Il entreprit une psychanalyse, ouvrit plus tard un cabinet de psychanalyste, mais cela ne fut pas rentable non plus. Sans directives, sans perspective particulière et se reprochant de n'avoir aucune imagination, il se mit à écrire sur le simple conseil de son analyste, et ce fut *Dit-il* (1), ou l'histoire non dépourvue d'humour de son double, des écrivains de sa vie intime. Il avait quarante-quatre ans, le sens de la phrase musicale et du *peu*, venait de rencontrer Jérôme Lindon, directeur des Éditions de Minuit. Ce dernier publia son roman comme il publiera tous les suivants, adepte, chez ses auteurs, des écrivains minimalistes.

La reconnaissance de Christian Gailly vint avec l'écriture de *Be-bop*, en 1995. L'ancien joueur de saxophone qui, jeune, fréquentait les lieux où les musiciens jouaient du jazz, raconte dans ce court roman la rencontre entre un vieux saxophoniste et son

jeune disciple en Savoie, près d'un lac, la présence entre eux d'une femme pleine de mystère, Cécile. Le rythme est fait d'avancées, de reculs, de digressions empruntant beaucoup à la musique de Charlie Parker. « Improviser à la suite d'un thème de Charlie Parker, c'est risqué, faut pas avoir peur, enfin il ose, Loretta se lance, sur la pointe des pieds (...). Il a les yeux fermés. Il n'ose pas les rouvrir. Les rouvre pourtant pour les loger dans ceux d'une femme, j'en vois qui ricanent, mais ça arrive, la preuve, assise à une table devant. Il la regarde. Il a l'impression que si rien ne se passe, il va rester comme ça suspendu au regard de cette femme. Mais quelque chose se passe. » (2)

L'écrivain des débuts est solitaire, réservé, ses personnages semblent comme « inachevés », portés par un fond de nihilisme ou incapables de vivre leurs aspirations ; lui-même se sent dans « une sorte d'étranglement », de « sécheresse », et puis, vient la décision de donner plus de souffle, de mouvement, à ses intrigues. Même les titres désormais, sont plus longs. Ses romans racontent toujours des destins de musiciens. Dans *Un soir au club* (3), Simon, pianiste renommé à une époque, désintoxiqué depuis cette même époque, dix ans plus tôt, entre un soir dans une discothèque de province et se remet alors, à la fois à la vodka – juste un verre, s'était-il promis – et au jazz. « La porte libéra une musique sous pression, enragée parce qu'enfermée. Ça aurait pu être de la soupe, c'était Coltrane. Quand on prend ça d'entrée en pleine figure, ça secoue. Simon fut secoué. (...) Nous y voilà pensa Simon. Il aurait pu penser l'endroit est sympathique. Le penser comme n'importe quel amateur de jazz qui découvre un lieu où se joue sa musique préférée. Oui, il aurait pu le penser. Mais



Christian Gailly (1943-2013)

Photographie de Maximilien Lamy, 2004.

Christian Gailly est né à Paris en 1943. Il a exercé différents métiers dont celui de musicien de jazz, saxophoniste, avant de se consacrer à l'écriture et de publier son premier livre en 1987, *Dit-il*. Il a obtenu le prix France Culture pour *Nuage Rouge* en 2000 et le prix du Livre Inter en 2002 pour *Un soir au club*. En 2009, deux de ses romans ont été adaptés au cinéma : *L'Incident* par Alain Resnais sous le titre *Les Herbes folles* et *Un soir au club* par Jean Achache. Il est mort en 2013. Il est aussi l'auteur de *K.622* (1989), *Be-Bop* (1995), *Dernier amour* (2004), *La Roue et autres nouvelles* (2012). Tous ses livres ont été publiés aux éditions de Minuit.

CHRISTIAN GAILLY

BE-BOP



Christian Gailly
Be-Bop

Éditions de Minuit, 1995.
Réédition dans la coll. de poche Double, 2002, 160 pages.

Simon n'était pas un quelconque amateur ». Il est emporté par ce qu'il entend, reconnaît son style et pendant la pause du trio de jeunes musiciens américains qui interprètent Coltrane, il se met au clavier. Là encore, le jazz est au centre du roman, là encore, une figure de femme apparaît, la patronne du bar, elle-même chanteuse, qui s'appelle Debbie Parker, comme dans les films américains des années 40-50. Et la séduction opère. Parce que chaque roman chez Christian Gailly raconte aussi une histoire d'amour mais que, comme lui, on ne sait pas si ça va finir bien pour ses personnages. Dans l'univers de Christian Gailly, tout semble ténu, et jouant sur le son, sur le sens. Les phrases sont volontairement entrecoupées, accélérées. Les motifs sont minces : les vies sont minuscules, les déséquilibres sont grands, et il arrive que l'écriture se mette à glisser, à se dérober, pour se rompre d'elle-même. Alors, il puise dans sa mythologie personnelle : des souvenirs de scénarios, la musique, des images qui l'ont habité quand il était enfant. Ce qu'on prend pour du romanesque chez lui au fond, ce sont des fragments autobiographiques sur lesquels il a fait travailler sa mémoire. Et lorsqu'on commence la lecture de son quatorzième et dernier roman publié, *Lily et Braine* (4), une histoire d'amour tragique sur fond de retour de guerre du mari, Braine, et rythmée par le jazz, c'est une citation du *Ravissement de Lol V. Stein*, de Marguerite Duras qui l'ouvre : « *Par quelle voie mystérieuse était-elle parvenue à ce qui se présentait comme un pessimisme gai ?* » Si le monde littéraire de Gailly, mêlant humour désenchanté, ironie et regret de la musique, peut vraisemblablement se résumer par cette phrase, l'auteur lui-même confiait, lors d'un entretien pour la revue, *Transfuge* : « Je ne suis pas pessimiste gai, mais *pessimiste pessimiste* » (5). Sondant la mémoire de sa vie émotive, il évoque le cinéma salvateur. Dans ce milieu ouvrier

dans lequel il grandit, il n'y avait ni livres, ni culture, en revanche, il allait beaucoup au cinéma, car les entrées étaient peu chères et il y en avait beaucoup dans les quartiers de Paris qu'il fréquentait. Le cinéma lui apprit qu'*un monde différent existait* – pas forcément le meilleur, mais au cinéma, les parquets étaient différents dans certains appartements, une façon de s'habiller, de parler, de tenir sa fourchette était autre que dans le monde pauvre dans lequel il gravitait. À l'âge de quatorze, seize ans, son père lui offrait un saxophone. L'écriture pour lui : une autre façon de faire de la musique.

*

(1) Christian Gailly, *Dit-il*, Minuit, 1987.

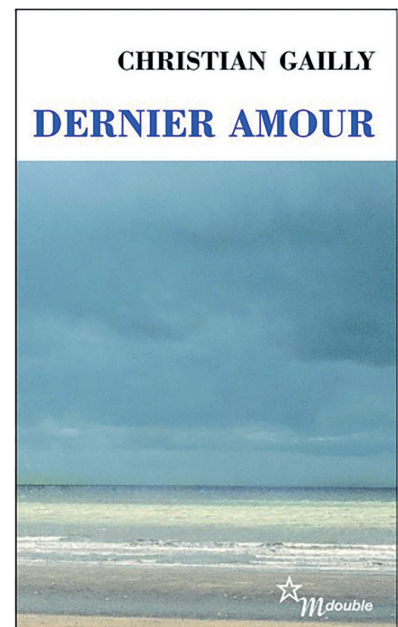
(2) Christian Gailly, *Be-bop*, Minuit, 1995, p.44.

(3) Christian Gailly, *Un soir au club*, Minuit, 2002, p. 30.

(4) Christian Gailly, *Lily et Braine*, Minuit, 2010

(5) Fabrice Lardreau, Entretien avec Christian Gailly, *Transfuge*, 2010, n° 30.

Christian Gailly Dernier amour



Éditions de Minuit, 2004, 128 pages. Coll. de poche Double, octobre 2013, 212 pages

Walt Whitman

Tant que durera la guerre Lettres à sa mère

Par Gaëlle Obiégly

La guerre de Sécession fit rage aux États-Unis de 1861 à 1865. Ce fut un conflit d'une ampleur considérable, marquant le passage des anciennes méthodes de combat aux techniques modernes de l'ère industrielle. Au cœur de ce conflit sanglant, un homme a consacré une partie significative de sa vie à soulager la douleur et à apporter un peu de réconfort aux soldats blessés.

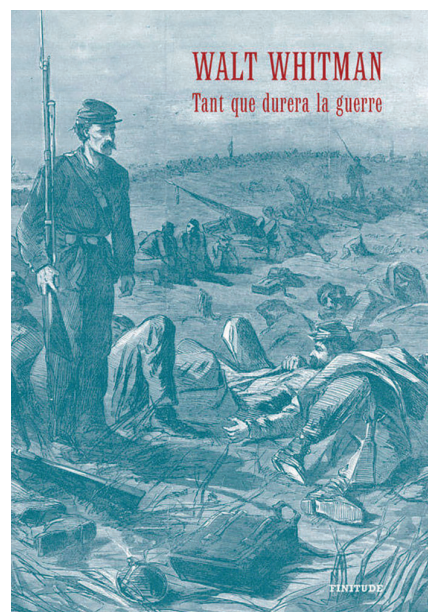
Ce personnage emblématique, c'est le poète et humaniste Walt Whitman. Son témoignage, dans l'ouvrage *Tant que durera la guerre*, laisse une empreinte indélébile sur la manière dont la guerre et la souffrance humaine peuvent être vues.

La guerre dont il est question dans cet ouvrage découle de la sécession de sept états du Sud en 1861, formant les États confédérés d'Amérique, avec Jefferson Davis comme président. L'attaque de Fort Sumter a marqué le début de cette guerre fratricide entre le Nord et le Sud. Ce sont deux visions de la société qui s'opposent. Il s'agit également de la première guerre « moderne » de l'ère industrielle, caractérisée par des innovations logistiques et des armes nouvelles. La guerre de Sécession, cinquante ans avant Verdun, préfigure les guerres mondiales du XXe siècle. Elle est considérée comme une expérience inédite de mort de masse, avec plus de 600 000 morts, 400 000 blessés, amputés, gueules cassées, vies brisées. Le contexte des écrits réunis ici est savamment exposé par Thierry Gillyboeuf.

La préface de *Tant que durera la guerre* est cruciale. Elle replace

les lettres et les articles de Whitman dans leur contexte temporel, biographique et poétique. La simplicité et l'amour qui imprègnent les écrits de Whitman ont certainement frappés les lecteurs des journaux où sont parus ses chroniques. Malgré l'horreur de la guerre et la souffrance des corps, sa poésie est imprégnée de sensualité et de tendresse pour les soldats blessés. Il en sort une perspective inhabituelle, profondément humaine et non partisane. Walt Whitman, âgé de 42 ans au début de la guerre, était trop vieux pour s'enrôler. Mais son cœur compatissant l'a poussé à agir. Il menait une vie bohème, était très attaché à sa mère et à ses huit frères et sœurs. Il s'est précipité au chevet des malades. C'est parfois auprès d'eux qu'ils rédigeaient les lettres qu'il adresse à sa mère et les articles qu'il envoie aux journaux. Ces textes forment le cœur du présent ouvrage.

En 1862, Walt Whitman a entrepris la recherche de son frère, porté disparu au combat. Cette quête l'a conduit à découvrir les conditions insoutenables des hôpitaux militaires. L'expérience l'a bouleversé et incité à s'engager activement dans l'aide aux blessés et aux mourants. Pendant trois ans, il a mis sa vie entre parenthèses pour se consacrer à cette mission humanitaire. Peu importait le camp ou la couleur de peau des soldats. Whitman apportait amitié, écoute et réconfort à tous ceux qui en avaient besoin. Il écrivait des lettres, tenait des carnets de guerre pour se libérer, témoignait dans des articles, et il se confiait



à sa mère dans des lettres. L'ensemble de ces sources forme un document intime, littéraire et historique unique. Whitman mettait en avant l'importance du « magnétisme humain » comme agent médical. Pour de nombreux soldats, l'affection, les caresses et l'énergie magnétique de la sympathie et de l'amitié faisaient plus de bien que tous les médicaments du monde. Ses interactions avec les blessés et malades transcendaient les frontières des États, des camps et des préjugés, soulignant la dimension universelle de la compassion. Un aspect essentiel de son engagement était l'aide pratique qu'il offrait aux soldats alités. Chaque jour, il leur apportait de petites choses : des friandises, de l'argent, du tabac (bien qu'il ne les incite pas à fumer, dit-il à sa mère), de la nourriture spéciale (de la confiture, par exemple) ou des objets divers. Ces gestes, en apparence anodins, avaient un impact considérable sur le moral des soldats. La distribution de papier à lettres, d'enveloppes, de plumes et de crayons était également d'une grande importance car elle permettait aux blessés de rester en contact avec leur famille. L'un des éléments les plus touchant est la façon dont Walt Whitman tisse des liens personnels avec les soldats. Ils sont nombreux mais il s'efforce de mieux connaître chaque cas individuel, porte une attention spéciale à ceux qui sont gravement blessés, aux mourants. Il lit des extraits de la Bible à celui qui le lui demande. Si le poète n'est pas vraiment croyant, il comprend le soldat agonisant pour qui le texte des Évangélistes est le « principal recours ». La fibre compassionnelle de Walt Whitman dépassait le simple don matériel. Il se tenait à côté des lits, offrant de la nourriture, discutant, apportant son attention phénoménale et de l'affection, contribuant ainsi à guérir non seulement les corps mais aussi les âmes meurtries. Sa présence chaleureuse et imposante, dans l'austérité militaire, était un rappel constant de l'humanité au cœur

de cette guerre terrible. Walt Whitman était fasciné par la force du peuple américain, par sa majesté et sa réalité. Cette guerre lui a révélé une Amérique authentique, une nation qui se tient dans l'adversité avec un courage et une dignité remarquable. Dans certaines lettres, Walt a décrit son apparence physique. Il se vante de sa stature imposante, de son visage écarlate, de sa barbe. Cette image forte était essentielle pour les soldats. Dans un monde où l'uniforme militaire était dominant, Walt Whitman apparaissait comme un bison sauvage, rappelant à ces jeunes hommes le caractère brut, naturel et non façonné des régions occidentales et nordiques. Quand il donne des nouvelles de lui-même à sa mère, ce n'est pas pour se plaindre de ses conditions de vie, au contraire. Ce sont surtout les rigueurs du climat qui lui sont difficiles. Quand il se trouve à Washington, il doit supporter la canicule pendant plusieurs semaines. Il exprime sa gratitude pour un manteau gris léger envoyé par sa mère. Ce manteau lui a apporté un réel réconfort sous la chaleur intense. Pour se protéger du soleil, il se promène avec une ombrelle. Au fur et à mesure de cette mission humanitaire, Walt Whitman a pris conscience de l'amitié dans le processus de guérison. La médication de l'affection quotidienne, bien que non conventionnelle, a eu un effet positif sur de nombreux soldats. Il est devenu le gardien, le confident et l'ami de ces jeunes Américains blessés. Son carnet de notes est devenu un instrument essentiel du Walt Whitman missionnaire hospitalier, c'est ainsi qu'il se définit. Il y notait les besoins particuliers de chaque patient, des friandises aux lectures ; on lui demandait des romans. Il fournissait aux malades tout ce qui leur manquait. Là encore, Whitman le répète dans ses lettres et dans ses articles, faisant preuve d'empathie, il comprend l'importance de ces petites attentions sur le moral des soldats. L'une des lettres de Walt à sa mère

relate le cas d'un pauvre petit gars, mort sans laisser d'identité. « Il n'y avait rien sur ses habits, ni personne avec lui pour l'identifier. Il va rester totalement inconnu. » Cette histoire souligne l'effet dévastateur de la guerre sur de nombreuses vies. Les morts non identifiés sont ensevelis et leurs familles restent dans l'ignorance de leur décès. Le témoignage de Walt Whitman dévoile les réalités brutales de la guerre, certes, mais il met en évidence aussi la lumière des sentiments, l'humanité qui peut briller même dans les pires circonstances.

**Walt Whitman
Tant que durera la guerre
Lettres à sa mère pendant
la guerre de Sécession**

Édition établie, traduite et
présentée par Thierry Gillyboeuf

Éditions Finitude,
septembre 2023. 240 pages

avec le soutien de

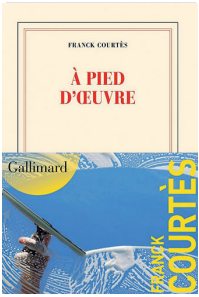


Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Romans

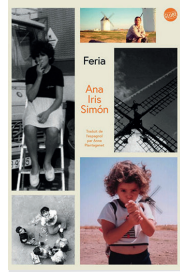
Franck Courtès À pied d'œuvre



Pendant vingt-six ans, Franck Courtès a été un photographe reconnu pour ses portraits d'artistes, de personnalités politiques ou de sportifs. Et puis un jour, il n'a plus supporté, trop d'injonctions mercantilistes, trop d'images partout pour désirer en créer de nouvelles. L'inspiration s'est évaporée. Il a abandonné la photographie pour l'écriture. Bien que rencontrant un succès certain, ses livres ne lui permettent pas de vivre. « Le mé-

tier d'écrivain consiste à entretenir un feu qui ne demande qu'à s'éteindre. Un feu dans la neige. Il faudrait prévenir, mettre un panneau. Cela exige une grande volonté. » Il s'enfonce dans la pauvreté, doit quitter son grand appartement pour un studio prêté par sa mère, se prive de tout, saute des repas, redoute le mépris ou la pitié de ses proches. Il désespère de trouver un emploi, ses cinquante-cinq ans lui ferment toutes les portes. Issu de la bourgeoisie, il ne pouvait imaginer un tel déclassement. Il s'inscrit sur une plateforme qui met en relation des particuliers avec des travailleurs manuels, prêts à offrir leurs services pour une rémunération de misère, « un genre de marché aux esclaves moderne ». Il devient homme à tout faire : déblayeur de gravats, jardinier, serveur, livreur à vélo pour quelques dizaines d'euros par jour et abîme son corps chaque fois un peu plus. Il côtoie d'autres hommes de milieux populaires, plus aguerris aux tâches ingrates ou plus dévastés encore. « Rien ne nous rapproche, malgré notre indigence commune. Le cloisonnement est si efficace qu'il dissout dans le silence et l'invisibilité toute possibilité de protestation. » Sa famille désapprouve son entêtement à rester dans une telle situation. Ses deux enfants adolescents sont partis vivre au Canada avec leur mère. C'est un grand déchirement pour lui de se confronter à leur incompréhension, de ne pas être à la hauteur de son rôle de père, mais il lui est impossible de renoncer à écrire. Franck Courtès décrit avec une grande lucidité et sans atermoiement, l'immense difficulté à rester en accord avec soi-même dans un monde totalement régi par l'avidité et l'asservissement, et a trouvé dans l'écriture l'expression d'une résistance. Éd. Gallimard, 192 p., 18,50 €. **Élisabeth Miso**

Ana Iris Simón Feria



Préface Manuel Vilas. Traduction de l'espagnol Anne Plantagenet. Ana Iris Simón est née en 1991 en Espagne. Elle vient d'un milieu modeste, a pu faire des études supérieures et devenir journaliste et pourtant son existence ne lui semble pas plus enviable que celle de ses parents et de ses grands-parents. À son âge ses parents étaient proprié-

taires et avaient déjà fondé une famille, projets inaccessibles à la plupart des gens de sa génération. S'interroger sur la précarité des trentenaires européens, sur les conséquences de la crise financière de 2008, sur les frustrations de la classe moyenne espagnole, sur l'idée de progrès ou sur la maternité, la conduit à sonder ce qui lui a été transmis. Dans ce premier roman autobiographique, elle rend hommage aux siens, à sa terre et contemple avec nostalgie « les vestiges d'une Espagne qui fut et n'est plus. » Elle a grandi à Ontígola dans la province de Tolède. Ses parents étaient facteurs. Ses grands-parents maternels, forains, déplaçaient leur stand de jouets de feria en feria, de village en village. Ses grands-parents paternels étaient paysans communistes, originaires de Campo de Criptana, dont les moulins à vent ont été immortalisés par Don Quichotte. Chez les Simón, la famille se réunissait au grand complet deux fois par an. L'oncle Hilario qui travaillait depuis ses dix ans, aurait pu être instituteur, tant il était féru d'histoire et de poésie. C'était un formidable conteur, qui savait que « la seule manière que nous avons de rester vivants, c'est la mémoire. Nous restons vivants dans les histoires que nous racontons. » Son père lui a aussi enseigné l'importance de vivre dans les récits, sa mère une manière bien à elle de rayonner et de tenir à distance la routine. La jeune écrivaine rend palpable la fantaisie, la générosité, la poésie dans laquelle elle a baigné au sein de cette famille étonnante. Elle raconte la force des liens tissés entre les êtres, de l'attachement à cette terre sans relief de La Mancha. Pour Ana Iris Simón « (...) il n'existe rien de plus beau que la fierté que s'autorisent les humbles, car elle émane des choses essentielles. » Éd. Globe, 272 p., 22,00 €.

Élisabeth Miso

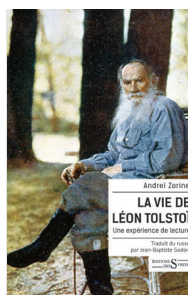
Récits



Lori Saint-Martin Pour qui je me prends

« Si j'ai changé de vie et de langue maternelle, c'était pour pouvoir respirer alors que j'avais toujours étouffé. Je raconte, ici, l'histoire d'une femme qui a appris à respirer dans une autre langue. Qui a plongé et refait surface ailleurs. » Dans ce récit intime, la romancière, traductrice et professeure d'université Lori Saint-Martin (1959-2022), dévoile comment elle s'est complètement réinventée en changeant de langue. Elle

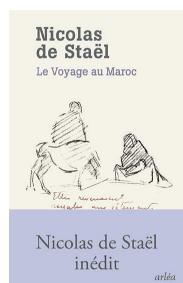
a vu le jour dans une famille prolétaire de Kitchener, une ville industrielle du sud de l'Ontario. Enfant, elle ne se sent à sa place ni dans son foyer, ni dans sa langue maternelle. Très tôt, elle comprend qu'il lui faudra fuir cet univers monotone pour ne pas déprimer. À dix ans, elle découvre le français à l'école et c'est une révélation. Elle se promet de tout mettre en œuvre pour faire des études, se choisir une nouvelle langue, un nouveau nom et devenir écrivain. La musique et la littérature sont des lueurs vers cet autre horizon dont elle rêve adolescente. *Pour qui te prends-tu ?*, lui reproche sa mère dès qu'elle sent sa volonté farouche de s'éloigner d'elle, d'échapper à son destin. « Jamais le français ne m'a semblé une langue étrangère : il était vrai, profond, j'y étais chez moi, j'y étais moi. » Elle travaillera d'arrache pied pour maîtriser dans les plus subtiles nuances cette langue qui s'imposera comme celle de l'écriture. Elle sera la première de sa famille à entrer à l'université et construira sa vie d'adulte au Québec. Longtemps elle a tu son passé, ses racines ouvrières, l'effacement de son nom. Avec ce livre, qu'elle a écrit en quelques semaines au café Barbieri de Madrid, Lori Saint-Martin remonte le cours de sa singulière métamorphose en traquant la jeune fille qu'elle était. À travers sa relation à ses origines, à la littérature et aux trois langues (avec l'espagnol) qui l'accompagnaient quotidiennement, elle reconstitue les multiples facettes de son identité. Elle s'est vraiment réconciliée avec l'anglais à la naissance de ses enfants, et a pu pleinement renouer avec les siens avant de les perdre. « (...) c'est l'histoire d'une femme qui est parvenue à parler enfin. » Éd. de l'Olivier, 160 p., 17,00 €. **Élisabeth Miso**



Andreï Zorine La vie de Léon Tolstoï Une expérience de lecture

Traduit du russe par Jean-Baptiste Godon. Spécialiste de la culture et de l'histoire intellectuelle russe à l'Université d'Oxford, l'auteur nous plonge dans la vie de la plus grande gloire littéraire de son temps, Léon Tolstoï (1828-1910). Mêlant avec un sens subtil de la narration et de l'érudition les éléments biographiques, des analyses littéraires, des extraits des journaux de Tolstoï et de sa femme, Sofia – l'un

comme l'autre ont tenu un journal jusqu'à leur mort – il nous dévoile l'écrivain de génie, mais aussi l'homme pétri d'angoisse et de contradictions qui utilisait ses journaux intimes comme moyen d'autoflagellation cathartique, malheureux de ne savoir maîtriser son goût immodéré pour les plaisirs de la chair. Tolstoï connut à la fin de sa vie une révolution spirituelle : il repensa le mariage et la relation conjugale, appela même, dans son roman qui fit scandale, *La Sonate à Kreutzer* (1889), à renoncer totalement à l'amour charnel. Lorsqu'alors âgé de 34 ans, il voulut épouser Sofia qui, à l'époque n'avait que 18 ans, il invita sa fiancée à lire ses journaux intimes dans lesquels il décrivait, entre autres faits, ses relations passées avec d'autres femmes, dont une paysanne avec qui il avait eu un enfant naturel. Si la jeune femme fut choquée, elle ne renonça pourtant pas au mariage. On découvre ainsi que Sofia ne fut pas seulement une mère de 13 enfants (dont neuf survécurent) attelée aux innombrables tâches domestiques, mais qu'elle fut une femme : cultivée, pianiste, artiste, qui écrivait des nouvelles et tint un journal toute sa vie, blessée par la jalousie de son mari ou frustrée de ne pas s'épanouir davantage. On apprend que Tolstoï était un sensible qui aspirait à la tendresse et regrettait une mère qui le laissa orphelin à l'âge de deux ans après avoir donné naissance à son unique fille. Le vieil homme de 77 ans en 1906 notait dans son journal : « Humeur pesante et maussade toute la journée. Le soir venu, mon état s'est changé en tendresse : j'éprouvai un besoin d'amour, d'affection. Où pouvais-je me blottir ? Me pelotonner comme le font, je suppose, les enfants avec leur mère. » Éd. des Syrtes, 252 p., 23 €. **Corinne Amar**



Nicolas de Staël, Le voyage au Maroc

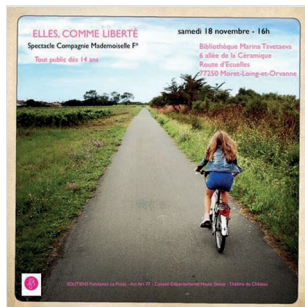
« Le Maroc est tellement beau qu'il faudrait y faire une académie de peinture ». Lorsqu'il arrive au Maroc entre 1936 et 1937, Nicolas de Staël (1913-1955) a 23 ans. Il sort de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles, veut voir le monde, changer d'horizon et de lumière. Il parcourt le pays. À Marrakech, il rencontre plusieurs peintres français. Dans un café, point de rendez-vous des artistes, il croise Jeannine Guillou. Peintre elle-même, elle est alors mariée à l'artiste polonais Olek Teslar. « Nicolas demande à la cantonade, où trouver de la terre pour modeler et Jeannine l'emmène chez elle. Ils ne se quitteront plus. » Il la convainc de partir avec lui. Celle dont il peindra le portrait en 1941 et 1942 sera sa muse et sa compagne dix ans durant. Il narre, dans un premier texte écrit à l'origine pour une revue, sa découverte du Maroc : « Les Gueux de l'Atlas ». Il y défend la culture berbère que les Arabes méprisent. La deuxième partie est constituée de lettres qu'il adressa à ses parents adoptifs. Ses propres parents étant morts tragiquement peu après que la famille eut émigré en Pologne, les trois enfants – Nicolas avait cinq ans – furent élevés par un couple d'amis, un industriel d'origine russe, Emmanuel Fricero et son épouse. Il leur fait part de ses recherches artistiques, tandis qu'un nouveau monde s'ouvre à lui, de ses réflexions,

qu'il nourrit de croquis, de ses incertitudes, de son manque d'argent. En fin, des notes éparses de Nicolas de Staël. Le volume, constitué de textes pour la plupart inédits, est présenté et annoté par Marie du Bouchet, et édité à l'occasion de la rétrospective grandiose consacrée à Nicolas de Staël au Musée d'Art Moderne de Paris, à voir jusqu'au 21 janvier 2024. Éditions Arléa, 183 p., 22 €. **Corinne Amar**

Agenda

Sélection de manifestations
et projets soutenus par
la Fondation La Poste

Spectacles



« Elles, comme liberté »

Samedi 18 novembre 2023 à 16h

Médiathèque Marina Tsvetaïeva à Moret-Loing-et-Orvanne (77)

La Compagnie Mademoiselle F*

« Dans ce spectacle, deux femmes, deux amies, s'interrogent sur cette notion fondatrice, précieux trésor sur quoi s'élèvent nos vies : la liberté.

Françoise Sliwka et Laura Guitteny incarnent toutes ces femmes, artistes, romancières, poétesses ou résistantes, de Calamity Jane à Gisèle Halimi, en passant par Louise Michel ou Leïla Mustapha.

Traversées par leurs voix, entre rires et larmes, elles sont complices, graves et pétillantes.

Dans ce voyage imaginaire, on traversera la forêt de l'enfance, une manifestation féministe, on écouterá les témoignages de femmes engagées aujourd'hui, on rira de nos épuisements de femmes parfaites... Et au fil de tous ces jeux, on dira l'amitié des femmes, on dansera avec elles, on invitera les vivantes et les mortes, on chantera, on s'amusera, on rêvera, libres.

Un spectacle comme une ode à la vie, « la vie chaude, ardente, vivante »

Coproductions Act'art (77), Département Seine et Marne, Théâtre du Château- Eu (76), Pôle culturel d'Alby sur Chéran (74), cie Mademoiselle F*

Soutiens la Fondation La Poste, le Conseil Départemental de Haute Savoie, la ville de Cormeilles – en – Paris (95) et la Maison du geste et de l'image (75)

Montage, écriture Françoise Sliwka et Olivia Kryger

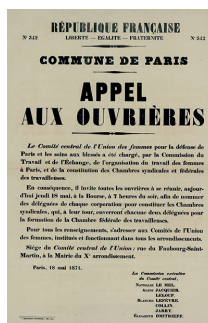
Regard Laurence Cordier

Musique Romain Quartier

Interprétation Laura Guitteny et Françoise Sliwka

Lumières Marine Deballon

<http://www.francoise-sliwka.fr/>



Premier rendez-vous des femmes avec l'Histoire : la Commune de Paris.

Le 20 novembre 2023

Auditorium du Lemnys, Siège du Groupe La Poste, 75015 Paris (Sur invitation)

Compagnie Les Signatures

Le 19 juillet 1870, la France déclare la guerre à la Prusse. Dans les mois qui suivent, son armée essuie défaite sur défaite. L'Empire s'effondre, la République est proclamée. Le gouvernement, doutant de la victoire, travaille à la signature d'un Armistice, puis met en œuvre la capitulation. Le peuple de Paris ne l'admet pas. Il s'oppose à une Assemblée majoritairement monarchiste et au gouvernement de Thiers réfugiés à Versailles. Il obtient d'organiser des élections municipales : c'est dans ces circonstances que les habitants de la capitale instituent la Commune de



Barricade de la place Blanche défendue par les femmes - Lithographie (CCO Paris Musée / Musée Carnavalet - Histoire de Paris)

Paris. Il finit par prendre les armes contre les Versaillais, qualifiés de capitulards voire de traîtres. Du 18 mars au 28 mai 1871, Paris est le théâtre d'une expérience d'autogestion et de révolte armée. Une population jusqu'alors invisible se fait entendre, composée majoritairement d'ouvriers et artisans, d'hommes mais aussi de femmes.

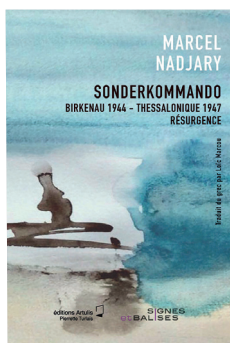
Vivre un tel événement hors du commun pousse à écrire. Une littérature s'invente au printemps 1871 pour dire l'humiliation devant les effroyables sanctions imposées par Guillaume II, les souffrances physiques pendant le siège, l'attachement à la République, l'utopie d'une ère nouvelle plus fraternelle et sociale, la résistance armée sur les forts et les barricades, la brutalité de la répression versaillaise. Puis pour décrire les condamnations, la fuite vers l'étranger et l'exil. Notre montage s'intéresse à cette nouvelle littérature plutôt qu'aux auteurs consacrés, en mettant en lumière les correspondances et récits de femmes, écrivaines longtemps inconnues ou ignorées.

Le montage proposé s'attache à montrer que l'un des phénomènes majeurs de la Commune est l'entrée de nombreuses femmes dans le combat politique. Les femmes de Paris imposent leur existence, revendiquent un programme social, se battent sur les forts et les barricades fusil à la main. Nous le savons par leurs correspondances et leurs témoignages. Le spectacle contribue à sortir des brumes du silence ces femmes qui ont été maintenues hors de l'Histoire pendant des dizaines d'années.

Intervenants : Françoise Gillard, sociétaire de la Comédie-Française, Salomé Ben-chimol, membre de l'Académie de la Comédie-Française (promotion 2019-2020), Danièle Lebrun, pensionnaire de la Comédie-Française, Maud Rayer.

Choix et le montage des textes, Nelly Antoine et Marc Sebbah, avec la collaboration d'Hélène Thill.

Rencontres



« Si l'un de nous parvenait à sortir vivant de là, il pourrait témoigner... » Marcel Nadjary (1917-1971). **Sonderkommando**

Dimanche 22 octobre 2023 - 10h et 14h30

Mémorial de la Shoah, Paris. Auditorium Edmond J.Safra

À l'occasion de la parution de *Sonderkommando. Birkenau 1944 - Thessalonique 1947. Résurgence* de Marcel Nadjary, co-édition Artulis et Signes et balises. Ouvrage publié avec le soutien de la Fondation La Poste.

[Lire l'article de Gaëlle Obiégly](#)

10h - Lecture Birkenau, 3 novembre 1944 - Premier manuscrit

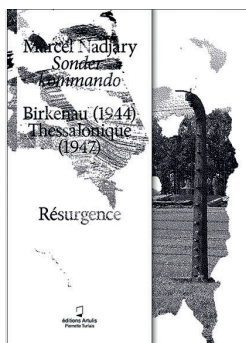
Extraits lus par Emmanuel Salinger, comédien.

10h30 - Ouverture Anne-Laure Brisac, Éditions Signes et balises et Pierrette Tur-lais, Éditions Artulis

Introduction par Serge Klarsfeld, historien, avocat, fondateur des FFDJF.

11h - Table ronde Découverte et histoire des manuscrits

En présence de **Nelly Nadjary**, fille de Marcel Nadjary, **Fragiski Ampatzopou-lou**, historienne, professeure émérite à l'université Aristote de Thessalonique, et **Andreas Kilian**, historien.



Animée par **Henriette Asséo**, historienne, professeure, Centre de recherches historiques UMR EHESS-CNRS.

14h30 - Lecture Thessalonique, 15 avril 1947 - Second manuscrit

Extraits lus par **Emmanuel Salinger**, comédien.

15h - Table ronde Résurgence d'un rouleau d'Auschwitz :

lire, traduire, transmettre

En présence de **Tal Bruttman**, historien, et **Loïc Marcou**, traducteur, chercheur associé à l'EHESS (CETOBaC) et à l'INALCO (CERMOM).

Animée par **Annette Wiewiorka**, historienne, directrice de recherche honoraire au CNRS.

[Mémorial de la Shoah](#)

17 Rue Geoffroy l'Asnier, 75004 Paris

Prix littéraires



Prix Vendredi, 9e édition

Proclamation du lauréat ou de la lauréate des Prix

Le 13 novembre 2023 à 12h, Paris, 8e

Premier grand prix national de littérature adolescente en langue française, le Prix Vendredi a été créé en 2016 par le groupe des éditeurs Jeunesse du Syndicat national de l'édition pour valoriser le dynamisme et la qualité de création de la littérature jeunesse contemporaine.

Chaque année, une sélection de 10 ouvrages francophones destinés aux plus de 13 ans, publiés entre le 1er octobre de l'année précédente et le 30 septembre de l'édition en cours, est soumise à un jury de professionnels. **La sélection du prix «**

Une nouveauté : Le Prix Vendredi - Jury des Jeunes Pass Culture

Une collaboration entre le Prix Vendredi et le pass Culture a été initiée cette année et donne lieu à la création du Prix Vendredi - Jury des jeunes pass Culture. Ce Prix sera remis par un jury composé de sept jeunes lecteurs et lectrices issus de différentes régions et bénéficiaires du pass Culture.

Les ouvrages lauréats des précédentes éditions du Prix Vendredi seront également lus et chroniqués dans le cadre d'un Book Club sur l'application du pass Culture.

La Fondation d'entreprise La Poste, partenaire historique du Prix, dote cette année le Prix Vendredi d'une enveloppe globale de 3000 euros.

[Sélection du Prix Vendredi 2023](#)

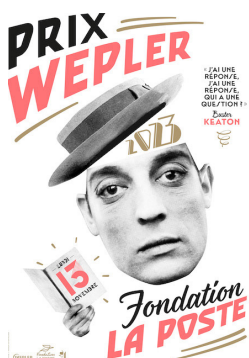
[Prix Vendredi - Site Internet](#)

Prix Wepler-Fondation La Poste, 26e édition

L'annonce des lauréats

Le lundi 13 novembre 2023 à 20h, Brasserie Wepler, Place de Clichy, Paris 18e

Chaque année depuis 26 ans, le Prix Wepler-Fondation La Poste récompense une œuvre littéraire contemporaine inclassable, et salue l'audace et la singularité d'un second titre par l'attribution d'une mention spéciale. La mise en place d'un jury



tournant assure à ce Prix une indépendance, une fraîcheur et une sincérité de jugement qui se traduit par un résultat souvent inattendu. Depuis sa création par la librairie des Abbesses en 1998, le Prix est soutenu par la Fondation La Poste, mécène audacieux reconnu pour sa grande variété d'initiatives culturelles, ainsi que par la brasserie Wepler, lieu mythique d'ancrage de nombreux écrivains contemporains. L'édition 2023 fait le pari de la découverte en sélectionnant 4 primo-romanciers et le choix de l'éclectisme grâce à la présence d'éditeurs ambitieux et exigeants.

Le Prix Wepler-Fondation La Poste est doté d'une somme de 10 000 € et de 3 000 € pour la mention spéciale.

[Sélection du Prix Wepler-Fondation La Poste 2023](#)
[Brasserie Wepler](#)
[Librairie des Abbesses](#)

Colloques



Colloque de l'Observatoire
 Mardi 24 janvier 2023 à la Maison
 de la Poésie © Frédéric Berthet

Colloque de l'Observatoire de la lecture et de l'écriture des adolescents - 7e édition :

« Les adolescents et leurs pratiques de l'écriture au XXI^{ème} siècle : nouveaux
 pouvoirs de l'écriture ? »

Le 12 décembre 2023 - Maison de la Poésie, Paris 3e

Tandis que l'écriture, sa pratique et son apprentissage réinvestissent aujourd'hui l'espace public, le champ de l'écrit se trouve profondément redessiné sous l'influence des nouvelles technologies. En ouvrant de nouveaux espaces (plateformes, réseaux sociaux, messageries, etc.), en renouvelant les supports (smartphones, tablettes, etc.), en décuplant les fonctions (communication, expression d'opinion, etc.), elles permettent le déploiement de nouvelles formes d'écriture et modifient également le rapport à la lecture. Des applications liées à l'intelligence artificielle, comme ChatGPT, sont en particulier porteuses d'un profond renouvellement des manières d'écrire.

En s'appuyant sur certaines données saillantes d'une enquête nationale conduite en 2022 par Lecture Jeunesse, le colloque entend revenir sur plusieurs questions : que savons-nous réellement des pratiques d'écriture des adolescents ? Quels écarts sociaux et genres observe-t-on dans ces pratiques ? Quels liens existe-t-il entre écriture manuscrite et écriture numérique ? Où et comment les adolescents apprennent-ils à écrire aujourd'hui ?

Chercheurs, universitaires et professionnels de la médiation et de l'éducation discuteront ces questions de façon nuancée, à partir de champs disciplinaires différents – sociologie, linguistique, didactique – en explorant des voies possibles de renouvellement des médiations du lire/écrire en direction des adolescents.

[Association Lecture Jeunesse](#)

[En savoir plus sur l'événement](#)

[Pour assister au colloque \(événement gratuit sur inscription\)](#)

Films



Les Sentinelles de l'oubli

Un documentaire réalisé et écrit par Jérôme Prieur

- Le 29 novembre 2023 à 18h30, Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (Strasbourg, Grand Est)

- Le 4 décembre 2023 à 20h, Cinémathèque française, Paris

Les monuments aux morts de 1914-1918 nous sont devenus tellement familiers qu'on ne les voit plus. C'est un musée invisible qui a fini par se confondre avec les paysages de France. Et puis un beau jour, une sculpture arrête notre regard, ici un soldat monte la garde, ailleurs une jeune femme pleure devant un casque.

Les Sentinelles de l'oubli de Jérôme PRIEUR, Documentaire, France, 2023, 84 minutes, musique Marc-Olivier Dupin, Mélisande Films, ECPAD / LCP

Bande-annonce du film : <https://fondationlaposte.org/projet/les-sentinelles-de-loubli-un-film-de-jerome-prieur>
<https://www.melisandefilms.fr/>

Livres

Éditions de correspondances soutenues par la Fondation Automne 2023

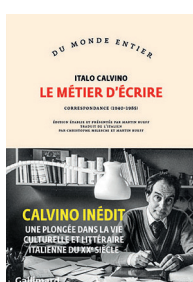
Italo Calvino

Le métier d'écrire. Correspondance (1940-1985)

Traduction de l'italien par Christophe Mileschi et Martin Rueff.

Édition établie par Martin Rueff

Gallimard, Collection Du monde entier, 5 octobre 2023. 800 pages



Plus de trois cents lettres choisies d'Italo Calvino dessinent le portrait complexe et attachant, inattendu et captivant de cet écrivain si bien connu et si secret. Les premières missives de la jeunesse, adressées aux parents et aux amis, laissent progressivement la place aux lettres consacrées au métier d'écrire. C'est que Calvino, par son activité d'écrivain, comme à travers sa profession d'éditeur, n'a cessé de

s'adresser aux auteurs et artistes de son temps qu'il lisait et qui le lisaient : Pavese, Vittorini, Morante, Ortese, Pasolini, Antonioni, Sciascia, Moravia, Eco, Magris, et bien d'autres. La vie culturelle et littéraire italienne du siècle dernier nous est ainsi offerte dans ses tensions, ses constructions, ses réalisations.

Au fil de ces pages, tout en retrouvant l'intelligence aiguisée de Calvino, sa franchise et son humour, on découvre une existence faite de difficultés et de tentatives, mais aussi de réussites et d'acclamations. On suit encore la vie d'un intellectuel engagé, militant du Parti communiste, enthousiaste d'abord, malheureux ensuite, dissident enfin, dont la vie fut portée par une conviction : la littérature compte, intimement, culturellement, politiquement. La littérature, affirmait-il, « c'est la chose en laquelle je crois encore le plus ».

Éditions Gallimard

<https://fondationlaposte.org/projet/italo-calvino-le-metier-decrire-correspondance-1940-1985>



La vérité est en marche et rien ne l'arrêtera

**Catalogue édité par la Maison Zola-Musée Dreyfus,
368 pages, octobre 2023**

Le catalogue de la Maison Zola-Musée Dreyfus contient 368 pages, il est relié plein papier non couché, en couleurs, d'un format de 24 x 26 cm et comprend près de 700 illustrations. Il donne à voir ou à revoir les œuvres présentées dans la maison et le musée mais aussi de nombreuses autres œuvres, présentes dans le fonds et qui n'ont pas été exposées, ainsi que des études sur Zola, l'Affaire, l'antisémitisme et ses survivances, etc. Publié en autoédition, tiré à 5 000 exemplaires, vendu au musée et en ligne sur le site du Musée, il s'adresse en priorité au public des visiteurs, curieux et enseignants qui, en complément aux livrets pédagogiques produits par le musée, ont besoin de ressources pour préparer leur visite de la maison et du musée.

Émile Zola, né le 2 avril 1840, débarque à Paris à l'âge de dix-huit ans, abandonnant la ville d'Aix-en-Provence où il a passé son enfance et sa jeunesse. Il veut devenir écrivain. Dans les longues lettres qu'il écrit alors à ses amis Cézanne et Baille, il formule les éléments d'une recherche intellectuelle qui le conduit progressivement du rejet de la poésie romantique à la définition d'un projet esthétique auquel il va se tenir désormais : l'écriture réaliste.

La carrière journalistique de Zola prend son essor à partir de 1865. L'écrivain multiplie les collaborations, écrit dans toutes sortes de périodiques, dans des journaux de grande diffusion comme dans des revues plus confidentielles. Il propose à ses lecteurs des articles ou des chroniques sur les sujets les plus variés, dans les domaines de l'analyse sociale, politique ou littéraire. Exercée d'une manière continue, cette production intellectuelle dure jusqu'en 1881, date à laquelle il y met un terme : ses romans lui rapportent alors suffisamment d'argent.

Il est question de l'affaire Dreyfus dans la deuxième partie du catalogue. C'est dans ce cadre qu'est publiée la correspondance (une grande partie est à ce jour inédite) entre les Zola (Émile et son épouse Alexandrine) et les Dreyfus (le capitaine, sons épouse Lucie et son frère Mathieu).

Les lettres écrites par Zola à sa femme Alexandrine, au cours de cette période permettent de vivre de l'intérieur le cheminement qui a conduit Zola à se lancer dans le dernier combat de son existence.

Maison Zola-Musée Dreyfus

<https://fondationlaposte.org/projet/la-verite-est-en-marche-et-rien-ne-larrete-maison-zola-musee-dreyfus>



**Astrig Atamian, Claire Mouradian, Denis Peschanski
Manouchian**

**Missak et Melinee Manouchian, deux orphelins du génocide des arméniens engagés dans la Résistance française. Éditions Textuel, 192 pages.
Parution le 8 novembre 2023.**

Quatre-vingts ans après son exécution et celle de ses camarades de l’Affiche rouge, Missak Manouchian fait son entrée au Panthéon, accompagné de sa femme Melinee. Cet ouvrage retrace l’itinéraire de ce couple de résistants communistes, tous deux orphelins survivants du génocide des Arméniens de 1915.

Missak et Melinee se sont rencontrés dans le Paris du Front populaire et c’est ensemble qu’ils s’engagent au sein d’un groupe armé très actif de la Résistance, les FTP-MOI de la région parisienne. Repérés, filés, arrêtés et torturés par les policiers français au service de l’occupant allemand, 23 d’entre eux sont condamnés à mort lors du procès de l’Affiche rouge : 22 seront fusillés le 21 février 1944 et la vingt-troisième, Golda Bancic, sera guillotinée en Allemagne quelques semaines plus tard.

La magnifique dernière lettre de Missak à Melinee, rédigée quelques heures avant son exécution, inspire un vibrant poème à Aragon, puis une chanson à Léo Ferré, inscrivant Manouchian dans la mémoire collective. L’odieuse Affiche rouge, placardée dans toutes les grandes villes de France en 1944 et dénonçant « l’armée du crime », est ainsi devenue un emblème de la Résistance. On a voulu faire de ces combattants des criminels, on en fera des héros.

En reconstituant le parcours des Manouchian, les trois historiens Astrig Atamian, Claire Mouradian et Denis Peschanski ont mené une enquête dans des archives inexplorées jusque-là. De nombreux documents inédits – photographies, correspondances, archives familiales, policières et administratives... – jalonnent ce passionnant récit.

[Éditions Textuel](https://fondationlaposte.org/projet/missak-et-melinee-manouchian)

<https://fondationlaposte.org/projet/missak-et-melinee-manouchian>



**Épistolaire n°49 - Revue de l'AIRE
Ces méchantes lettres**

**Sous la direction de Geneviève Haroche-Bouzinac.
Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire.
Parution le 10 novembre 2023**

L’A.I.R.E. fondée en 1987, réunit tous ceux qui étudient le discours épistolaire et les correspondances d’écrivains. Elle organise des colloques et des journées d’études, en privilégiant l’interdisciplinarité.

Le numéro 49 de la revue Épistolaire qu’elle édite, se compose d’un dossier intitulé « Ces méchantes lettres » dont l’objet est de mettre en valeur et d’étudier une dimension souvent sous-évaluée dans la lettre : l’agressivité, sous toutes les formes qu’elle peut prendre dans la communication à distance. Si l’entretien épistolaire s’établit en général sur un lien d’amitié, d’amour, ou simplement d’intérêt pour l’autre, il peut aussi se nourrir d’oppositions, de querelles, qui font perdurer ce lien mais de façon conflictuelle. La lettre peut alors servir à « régler des comptes », empruntant pour cela toutes les ressources de la communication à distance et de la rhétorique épistolaire. L’objet de ce dossier est donc d’explorer ce large spectre de la communication épistolaire généralement peu mis en lumière par les études de correspondances.

La couverture de ce numéro est l’affiche du film d’Henri-Georges Clouzot, Le Corbeau, dont l’intrigue est basée sur l’envoi de lettres anonymes, particulièrement « méchantes ».

[Librairie Eyrolles, sommaire du numéro 49](https://fondationlaposte.org/projet/revue-epistolaire-ndeg49-octobre-2023-ces-mechantes-lettres)

[Collection, Revue de l'AIRE](https://fondationlaposte.org/projet/revue-epistolaire-ndeg49-octobre-2023-ces-mechantes-lettres)

[Site de Association Interdisciplinaire de Recherches sur l'Epistolaire](https://fondationlaposte.org/projet/revue-epistolaire-ndeg49-octobre-2023-ces-mechantes-lettres)

<https://fondationlaposte.org/projet/revue-epistolaire-ndeg49-octobre-2023-ces-mechantes-lettres>

Manifestations du Musée de La Poste

Expositions



« Nouvelles du paradis - La carte postale de vacances »

Jusqu'au 18 mars 2024

Musée de La Poste, Paris 15e

Si chacun a une histoire avec la carte postale, la connaissons-nous vraiment ? L'exposition offre pour la première fois aux visiteurs l'opportunité d'appréhender la carte postale sous tous ses aspects, à tous les stades de son existence :

1. Objet visuel : la fabrique du regard touristique

Depuis la fin du XIXe siècle, la carte postale joue un rôle clef dans la mise en images des territoires. Elle deviendra un rituel vacancier avec l'essor des congés payés et du tourisme de masse.

2. Objet économique : l'essor d'une industrie

Soumis à une concurrence de plus en plus rude, les éditeurs de cartes postales, véritables entrepreneurs de l'image, convoient les sites touristiques fréquentés, amendant sans cesse leurs collections pour qu'elles coïncident au mieux avec les goûts changeants des consommateurs, retouchant au besoin les photos pour, par exemple, ajouter un ciel bleu azur au point de vue « idéal ». En parallèle, ils développent de nouvelles stratégies publicitaires en créant une large variété de supports de promotion, présentés ici au public.

3. Objet de correspondance : l'émergence d'un rituel

Lors de l'apparition de la carte postale dans l'Europe des années 1870, dévoiler dans la sphère publique une correspondance associée à l'intimité fait débat. Progressivement, ses utilisateurs qui évaluent l'intérêt de ce support peu coûteux et illustré, s'adaptent et inventent de nouvelles formes d'écriture, allant de la simple marque d'affection à la rédaction du récit condensé en quelques lignes.

4. Objet de collection : une postérité inattendue

En plus de contribuer au lien social, la carte postale se veut support de documentation pour les amateurs de traditions et de contrées lointaines. Mieux, elle se hisse rapidement au rang d'objet de collection, à travers des circuits d'échange à l'échelle mondiale.

Le parcours de l'exposition prend fin sur le nouveau récit vacancier qui se perpétue à l'heure des réseaux sociaux sous une pratique associant texte et photo... à l'instar des cartes postales d'hier !



Teaser de l'exposition

Mêlant histoire, ethnologie et art contemporain, la nouvelle exposition du Musée de La Poste vous invite à découvrir la carte postale dans un éblouissant voyage en recto-verso. Laissez-vous gagner par le charme de cette exploration érudite, populaire et joyeuse !

Musée de La Poste 34 Boulevard de Vaugirard, 75015 Paris

[Pour en savoir plus](#)

Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale
(indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
FloriLettres : ISSN 1777-563

Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste
CP B 707
75757 Paris Cedex 15
Tél : 07 84 37 16 77
fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

[S'ABONNER À FLORILETTRES](#)

